

J'ai pu me tromper sur des circonstances, ou des faits, ou sur des personnes, mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m' a fait agir.

(Robert Brasillach à son procès)

Editorial

Après bien des mois d'absence, j'ai enfin le plaisir de vous envoyer cette nouvelle livraison du *Bulletin* dont le contenu, une fois de plus, n'est pas entièrement conforme à mon attente, des centaines de notes, de recensions et d'articles divers n'ayant pu y trouver leur place. Mais rassurez-vous, rien ne sera oublié et de nombreux textes sont d'ores et déjà saisis en vue d'un prochain *Bulletin*. Les causes de ce retard sont toujours les mêmes : une profession dévoreuse de temps, des problèmes de santé, un manque de collaborateurs et de moyens, etc. Mais c'est surtout l'abandon de ses fonctions par Arnaud Challe qui a engendré une situation particulièrement difficile à gérer, aucune période de transition n'ayant été assurée et aucun successeur trouvé. Il a donc fallu reprendre la gestion des membres français, attendu au surplus que, malgré d'innombrables relances, il a été impossible d'obtenir à ce jour de l'intéressé la remise des comptes, le solde du disponible, ainsi que la liste des adhérents s'étant encore acquittés de leurs cotisations en ses mains après mai 2002. Cette situation, qui nous a fait perdre un temps précieux, est d'autant plus préoccupante vu l'importance de nos projets de publications en cette fin d'année.

En effet, alors que les cendres de "l'affaire Kaplan" étaient encore tièdes, éclatait "l'affaire Perpignan" sur fond d'un article bien banal paru sur Brasillach dans "*L'Encyclopédie des Pyrénées Orientales*", accusée d'avoir voulu réhabiliter le monstre nazi déjà condamné une fois à mort en janvier 1945. La vague de délire paranoïaque déclanchée par cet article dans les médias ne pouvait nous laisser sans réagir et le n° 112 du *Bulletin* (plus d'une centaine de pages déjà saisie !) constituera un dossier "spécial Perpignan" à paraître cet automne.

Quant au *Bulletin* n°113, votre serviteur a profité des ferries judiciaires pour en composer l'essentiel. En fonction de nos finances, celui-ci est programmé pour fin 2003.

Mais le plat de résistance de ce menu est constitué par les prochains *Cahiers*. Initialement conçu sous la forme d'un double *Cahiers des ARB*, le "*dictionnaire critique d'après Robert Brasillach*", dû à la plume et au travail remarquable de Cécile Dugas, occupe près de 900 pages !!! C'est par conséquent sous la forme de deux *Cahiers* doubles de l'Association (de 430 pages environ chacun) intitulés "*Brasillach en toutes lettres*" (1^{ère} et 2^{ème} partie) que sera publié ce texte appelé à faire date dans l'histoire des ARB :

- Les *Cahiers* n° 46/47 (années 2001-2002) porteront sur les lettres A à I;

- Les *Cahiers* n° 48/49 (années 2003-2004) porteront sur les lettres J à V, complétés d'un index établi par l'auteur.

Au moment de recevoir ce *Bulletin*, le texte de ces deux *Cahiers*, se trouvera chez l'imprimeur et le premier volume probablement sous presse. J'espère publier le deuxième volume dans la foulée, soit encore en septembre. Pour cela, je fais appel à tous nos membres pour qu'ils règlent leurs arriérés de cotisation et si possible leur cotisation 2004 à réception. Je remercie également les donateurs de l'association qui, par leur soutien, nous ont permis de ne jamais être dans les chiffres rouges. Je tiens, enfin à remercier tout particulièrement Nardina, ma compagne, pour les heures innombrables et les nuits blanches passées ces derniers mois à terminer avec une conscience et un savoir faire irremplaçables la mise en pages de ces deux *Cahiers* exceptionnels.

Bien fidèlement à vous tous!

P. Junod

SOMMAIRE

- pp.2-3: Interview de Suzanne Bardèche née Brasillach.
- p.4: Brasillach : un souvenir d'André Brissaud.
- p.5: Paul Sérant, un homme libre.
- pp.5-6: Dictionnaire des écrivains français sous l'Occupation.
- p.7: Robert Brasillach ou le Romantisme fasciste.
- pp.8-10: Lectures : *Intelligence avec l'Ennemi; Histoire du Cinéma; Jacques Doriot; Anthologie de poésies;*
- p.9: Lettre de Drieu la Rochelle à Brasillach, 1943.
- pp.11-13: En Bref : *Me Vergès, fidèle lecteur de Brasillach; Petit inventaire de l'antisémitisme; Réception de L'Ecole des cadavres; Les Maîtres censeurs; Le chevalier, le bourgeois, le sauvage...; Le scandale Bardot; Le sang d'un poète; De Moulin en Cordier; Histoire d'une droite extrême.*
- p.13: Livre: Henri Poulain, entre Céline et Brasillach.
- pp.14-15: Ma semaine tragique. Brasillach 58 ans après.
- pp.16-19: Marcel Aymé et Brasillach.
- pp.20-24: Robert Brasillach sur le net et dans la presse : *Belmont et merveilles; Brasillach, écrivain et journaliste français; The University of Sheffield; LMDP, périodique trimestriel; The Collaborator; Duke Professor brings perspective to Fascist writer's trial, execution in "The Collaborator"; His crime was a "deeply French tradition"; The Collaborator; Cahiers des ARB; Notre Brasillach.*

Association des Amis de Robert Brasillach

Case postale, CH-1211 Genève 3.

brasillach@gve.ch www.brasillach.com

Conseil de direction

- Président : Philippe JUNOD, Genève
- Vice-présidents : Peter TAME, Belfast
- Trésorier : Roger DUC
- Conseillers : Anne-Marie BOUYER
Anne BRASSIE
Cécile DUGAS
Pierre MONNIER

Cotisations : CHF 50.- / 34 Euros

A doubler pour recevoir un exemplaire numéroté des *Cahiers* sur papier Vergé (préciser CN).

- **Suisse** : versement à l'ordre de Philippe JUNOD (ARB), ccp n° 17-636362-6 Genève.

- **Union européenne** : Chèque en Euros à l'ordre des ARB, à adresser aux ARB, cp 3763, CH-1211 Genève 3.

- **Autres pays** : mandat postal international en CHF sur le ccp n° 17-636362-6 Genève à l'ordre de Philippe Junod (ARB) ou chèque en Euros à l'ordre des ARB, à adresser aux ARB, cp 3763, CH-1211 Genève 3.

Maurice Bardèche est né le 1^{er} octobre 1907 à Dun-sur-Auron, qui s'était appelé Dun-le-Roy au Moyen Age. C'était – et c'est encore – un joli village. Son père était agent voyer. Sa mère l'a d'abord mis en nourrice à la campagne, puis, de retour au foyer, il est allé à l'école communale de Dun-sur-Auron, où il était ce qu'on appelait alors un " bon sujet ", jusqu'au certificat d'études auquel il a été reçu premier du département. A l'âge de 11 ans, comme il n'y avait pas de lycée à Dun, il est entré en 6ème au lycée de Bourges comme interne. Il y est resté pensionnaire jusqu'en 1922.

Puis, son père ayant été nommé à la Préfecture du Cher à Bourges, Maurice a cessé d'être pensionnaire, mais il a bien sûr continué d'aller au lycée avec son jeune frère Henri, qu'on appelait Béline. Il avait deux autres frères plus jeunes, Robert et Paul. Ils étaient donc quatre frères. Il n'avait pas de sœur. Il était très bon élève au lycée de Bourges ; il avait un caractère de chien, et bien souvent, comme il répondait mal et était indiscipliné, on menaçait de le mettre à la porte. Les professeurs se réunissaient, mais ce n'était pas possible de l'expulser puisque c'était le meilleur élève du lycée. Cela faisait désordre. Alors, on le gardait avec son mauvais caractère.

Quand il est entré en seconde, il était très bon élève en tout, même en mathématiques, car son père avait caressé l'espoir d'en faire un Polytechnicien. A cette époque, est arrivé au lycée de Bourges pour son premier poste un jeune professeur de français, Pierre Gastinel, qui venait d'être reçu à l'Agrégation en sortant de l'Ecole Normale, et qui a trouvé que la famille de Maurice était très sympathique avec ces quatre garçons avec qui il jouait souvent au meccano, aux cartes, et à toutes sortes de jeux. Il a alors expliqué au père de Maurice qu'il ne fallait pas lui faire faire Polytechnique, mais qu'il fallait le faire rentrer à l'Ecole Normale de la rue d'Ulm. Maurice a donc demandé une bourse pour être élève à Louis-le-Grand à Paris en hypokhâgne, ce qu'on lui a accordé tout de suite étant donné ses notes en classe.

A Louis-le-Grand, il fait la

connaissance de Roger Vaillant, Paul Guth, José Lupin (qui après a été professeur et nous a suivis toute sa vie), Jacques Talagrand qui s'est appelé ensuite Thierry Maulnier, et, surtout, il rencontre Robert Brasillach. Ils ont été et sont restés très amis. Tous trois ont choisi la carrière des Lettres. Maurice a été reçu à l'Ecole Normale supérieure en 1928. Au bout de trois ans d'Ecole, ils avaient eu leur licence, tous les examens nécessaires, et de toute façon il fallait quitter l'Ecole.

Robert est allé à la Cité Universitaire. Lui, Maurice et leurs camarades ont préparé le concours d'agrégation : Maurice a été reçu, mais pas Robert ni Thierry Maulnier. Maurice, qui avait reçu une bourse de la Fondation Thiers pour faire de l'enseignement supérieur, a commencé sa thèse. Ils ont fait leur service militaire en 1933. Maurice à Mourmelon, et Robert à Lyon. En rentrant, ils ont cherché un appartement, et nous avons habité tous les trois au 228, rue Lecourbe; c'était un trois pièces : un bureau pour Robert, un bureau pour Maurice, et une chambre pour moi, que je partageais avec une amie, Marguerite Neel, en fait la fiancée de Jean Effel.

Là, nous avons voulu continuer notre vie d'étudiants. En 1934, je me suis mariée avec Maurice. Nous sommes partis en voyage en Espagne tous les trois, Robert, Maurice et moi, pendant que Marguerite Effel qui s'était elle aussi mariée huit jours avant moi avec Jean Effel, était également partie en Espagne à Tossa. Et nous, nous sommes partis à Madrid, Ségovie, et aux Baléares à Pollenza, où nous sommes restés dix jours.

En rentrant des Baléares, nous sommes passés par Perpignan pour rendre visite à ma grand mère et à ma tante (la sœur de mon père). C'est pendant ce séjour que nous avons eu un accident de voiture. Nous étions en voiture avec la sœur de mon père, son mari conduisait : nous allions à Carcassonne avant de rentrer à Paris. Avant Carcassonne, à Saint-Paul-de-Fenouillet, nous avons eu un grave accident de voiture. Maurice a eu le crâne enfoncé et a dû être trépané : c'est pour cette raison qu'au moment de la seconde guerre mondiale, en

1939, il n'a pas été mobilisé.

Au retour, nous nous sommes réinstallés au 228 rue Lecourbe, où nous étions déjà locataires depuis un an. C'est là qu'a commencé la vie sérieuse. Maurice a été professeur de Français à Sainte Geneviève à Versailles. Il enseignait aux élèves qui préparaient Polytechnique. Il a été aussi professeur à Stanislas. Robert faisait d'autres choses, il écrivait beaucoup. Là-dessus, j'ai été très malade. J'ai eu une septicémie, et le temps a passé. A la clinique où j'étais soignée, Maurice et Robert sont tombés sur une pile de revues du cinéma dans la salle d'attente. Cela leur a donné l'idée d'écrire une histoire du cinéma. Et ils ont commencé leur histoire du Cinéma qui a paru en 1935 (la première édition).

Les événements passent, Maurice passe sa thèse en 39. En 40 la guerre se déclare, Robert, mobilisé, part sur la ligne Maginot. Maurice reste, il est nommé au lycée d'Amiens où il enseigne aux Premières. Son père, qui était à la Préfecture du Cher, est mort en 38 et sa mère est partie en Savoie, parce que l'avant-dernier frère de Maurice, Robert, tuberculeux, avait été envoyé dans un sanatorium : elle l'avait suivi dans la région. Elle prenait des pensionnaires pour arrondir les fins de mois puisqu'elle était veuve.

Maurice, pendant qu'il était professeur au lycée d'Amiens, a passé avec succès sa thèse sur Balzac. Les professeurs de la Sorbonne ont été mobilisés en 40, et certains ont été faits prisonniers : il fallait les remplacer. On a nommé Maurice, qui venait de passer sa thèse, pour faire des cours à la Sorbonne, en lieu et place du Professeur Ascoli. Là on lui a donné une toute petite salle, parce qu'on s'est dit "personne ne le connaît, il a l'âge des élèves, personne ne viendra". Au bout de deux cours, les élèves sont arrivés en troupe. Il a eu tellement de monde à ses cours qu'on a été obligé de lui donner, au bout de trois semaines, le plus grand amphithéâtre de la Sorbonne parce que les élèves ne savaient plus où s'asseoir. Ceci, c'est une chose que les professeurs de l'université ne lui ont jamais pardonnée; d'avoir tant de

succès comme professeur à la Sorbonne alors que souvent les étudiants désertaient les cours tellement ils étaient ennuyés.

Donc il est resté là un an, mais au bout d'un an, le professeur Ascoli est rentré et a repris sa place. On s'est empressé de remettre Maurice comme professeur à Amiens. Il y est resté encore un an. Puis en 42 ou 43, il a été nommé professeur à la faculté de Lille. Il avait toujours beaucoup d'étudiants qui venaient écouter ses cours. Pour aider les uns et les autres, il rendait de grands services. En effet, à cette époque, son frère Henri, qu'on appelait Béline, avait été nommé directeur français de la librairie franco-allemande Rive Gauche, boulevard Saint Michel (il y avait un directeur allemand qui s'appelait Epting, qui était aussi le directeur de l'Institut Allemand). Maurice venait à Paris toutes les semaines, allait à la librairie Rive Gauche et demandait à son frère de se débrouiller pour lui trouver les livres nécessaires à ses étudiants (des livres sur Stendhal, Balzac, etc). Et il retournait à Lille, chargé comme un âne avec ses livres pour ses étudiants et ses collègues, dans des conditions de route souvent très mauvaises : les bombardements alliés visaient les lignes de chemins de fer occupées par les allemands, on mettait parfois quatorze heures pour aller de Paris à Lille. D'autres fois, Maurice revenait avec des professeurs de la faculté de Lille qu'il ramenait coucher à la maison, car en arrivant à Paris ils ne trouvaient pas de métro à cause du couvre-feu. Bref, voilà comment il a passé la fin de l'occupation à la faculté de Lille.

Quand la Libération arrive, Maurice va se retrouver tout d'un coup privé de tout : sans situation, parce qu'on va le radier de l'université; sans domicile, puisqu'on nous réquisitionne l'appartement ; et sans argent, parce qu'on n'en avait pas. Une situation un peu inconfortable dont il faudra bien se débrouiller.

Maurice est arrêté le 1^{er} septembre 1944, le premier de la famille. Ensuite c'est le tour de Béline, et celui de Robert, un peu plus tard. Ne sachant pas où habiter, j'ai été logée par Gaud Bérour qui

possédait l'Hotel Roma au métro Lamarck-Caulaincourt tandis que les enfants restaient à Sens, chez ma mère et mon beau-père. Maurice est resté d'abord à Drancy, et l'on n'avait absolument aucune communication avec lui. Il ne recevait ni lettres ni colis. On n'avait des nouvelles que par l'intermédiaire de Madame Tapié qui était la femme d'un de ses collègues de Lille et qui était à la Croix Rouge. Puis Maurice est transféré à Fresnes. Il ne passera devant le juge d'instruction qu'à la fin Avril 1945. Celui-ci lui demande : "Pourquoi êtes-vous là ?" A quoi Maurice répond : "Monsieur le Juge, c'est une question que je voulais vous poser." Le juge ouvre son dossier, et lui dit "il n'y a rien dans votre dossier, que votre nom et votre adresse." Conclusion : quelques jours plus tard, une ou deux semaines, Maurice est libéré de Fresnes.

Mais entre-temps, comme avec de Gaulle sont arrivées toutes les persécutions pendant cette période qu'on a appelée la Libération : ceux qu'on appelait la veille des terroristes sont devenus des patriotes, des héros. Les choses ont été un peu troublées... De la prison de Fresnes, Maurice avait suivi le procès de Robert, son exécution, le procès de son frère Béline, son incarcération et toutes les choses qui se sont passées à ce moment-là.

Quand Maurice sort de Fresnes, François Brignaud qui était en prison lui aussi, nous parle d'un copain, lutteur de foire de son métier (je ne me souviens pas pourquoi celui-ci était à Fresnes), et dont la famille habitait rue de la Fontaine du But, un appartement à côté duquel il y avait un appartement libre. Je suis allée voir cet appartement, et ai ainsi trouvé "le taudis", qui était dans un état épouvantable : tout cela est raconté dans "Suzanne et le Taudis".

Maurice s'installe donc au "Taudis" en 45, avec sa famille. Il écrit des quantités de choses à ce moment-là; en particulier la "Lettre à François Mauriac" parce qu'il avait été ému de la tristesse des gens qui étaient restés pétainistes et légalistes et qui croulaient sous les opprobres. Cette lettre s'est vendue à 80 000 exemplaires et a apporté un peu de réconfort à tous les

malheureux qui étaient des "mauvais français". A la même époque, il écrit son "Stendhal romancier", qui était un peu aussi dans le même esprit que la "Lettre à François Mauriac". Quelque temps après, il écrit "Nuremberg ou la Terre promise". Le livre est saisi, interdit et Maurice à nouveau jeté en prison. A ce jour, le livre reste interdit.

Après quelques mois, il sort de prison. Il écrit d'autres livres, tous ses livres politiques comme "Qu'est-ce que le fascisme", ... son "Balzac romancier" publié chez Plon, puis "Proust romancier", Flaubert... Je ne vais pas raconter en détail tout ce qui a suivi, les péripéties avec les éditeurs, etc, tout cela figure dans les "Souvenirs" de Maurice parus chez Buchet-Chastel en 1993. Il a créé sa maison d'édition, "les Sept Couleurs", pour pouvoir publier librement les livres de Robert et les siens, puis il a créé "Défense de l'Occident", une revue politique qui a duré 30 ans et qui n'a été écrite que par des bénévoles, et a toujours vécu grâce à des bénévoles.

Pendant toutes ces années arrivèrent les enfants : Maurice en a eu cinq. Les enfants ont bien travaillé, souvent dans des conditions pittoresques, et se sont fait des situations honorables : on peut dire qu'ils ont été les lumières de sa vie.

Après avoir publié ses "Mémoires", Maurice refusa d'écrire quoi que ce soit, il ne voulait plus rien lire, même plus répondre au téléphone. De temps en temps il baissait la tête, devenait sombre et mélancolique, et je lui disais "mais qu'est-ce que tu as, tu es malade, fatigué ?", et il me répondait "Non, mais quand je pense que je n'ai rien pu faire..."

Et voilà. Nous sommes en 1998. Nous sommes en vacances à Canet, comme tous les ans.

Le soir du 30 juillet il est allé se coucher, il s'est endormi, et le matin il ne s'est pas réveillé.

**Suzanne Brasillach,
épouse Bardèche**

Notre ARB Jean-Marc Brissaud nous a aimablement communiqué trois pages manuscrites retrouvées dans les archives de son père, l'historien Marc Brissaud, fidèle de l'Association, qui nous a quittés il y a quelques années. Au terme de cette émouvante et ultime rencontre avec le poète de Fresnes, Brasillach lance en guise d'adieu un "Vive la France ! quand même...". Curieusement et alors qu'elle ne pouvait connaître ce récit, Alice Kaplan, dans son *Intelligence avec l'ennemi*, prête cette formule à Brasillach au moment de son exécution, en lieu et place du simple "Vive la France !" attesté par tous les témoins présents et manifestement plus vraisemblable dans le contexte du moment où l'ironie, si chère à l'auteur de *Notre Avant-Guerre* en d'autres circonstances, ne devait pas être au rendez-vous ce jour-là. Alors, où donc Kaplan a-t-elle été chercher cela ?

"Je sortais du lycée Saint-Louis. Le Boul'Mich' était encore humide après le passage des arroseuses municipales. Je vis Henri Poulain sur l'autre trottoir. Je traversais. Il me dit qu'il attendait Brasillach. Comme je lui demandais si le numéro d'août de la *Chronique de Paris* paraîtrait, il me rit au nez :

- Ce sera le coup de chien avant ! Paris en ce jour d'août 44 vivait l'angoisse de la Libération...

Je vis Robert descendre le Boul'Mich' avec un jeune garçon. Après lui avoir serré la main, il me le présenta :

- Paul, un jeune poète "libertaire" dont vous avez aimé les vers publiés dans la *Chronique de Paris*.

(...)

Robert me brocarda sur la Milice de Darnand.

Je vous avais bien dit de vous méfier de Darnand. Il a raté la Cagoule. Il a raté avec la Milice. Dieu seul sait où il va entraîner ses jeunes miliciens !

Henri Poulain nous parla des bruits qui couraient alors – et qui étaient vrais – d'un accord entre Pierre Laval et Edouard Herriot, approuvé par l'ambassadeur Otto Abetz, pour une prochaine convocation du Parlement et la formation d'un gouvernement destiné à accueillir les forces anglo-américaines qui libéreraient Paris.

(...)

Comme Paul nous quittait, Brasillach, reprenant une conversation qu'il avait eue avec lui avant de nous retrouver, lui

demanda :

- Enfin, Paul, qu'est-ce que je vais dire dans cet éditorial de *Révolution Nationale* ?

- Que vont dire les autres ? dit Paul. Qu'il faut se serrer autour du Maréchal...

Robert éclata d'un rire sonore :

- Tu parles ! Il faut s'égailler autour du Maréchal !

Paul s'éloigna en riant. Je demandais à Robert Brasillach :

- Allez-vous vous égailler aussi ?

- Cela ne servirait pas à grand-chose.

- On dit que Cousteau, Rebatet et d'autres vont faire comme Louis-Ferdinand Céline, partir vers l'Est. Resterez-vous à Paris ?

Je vois encore son regard tendre et son bon sourire, tandis qu'il me serrait la main pour un "au-revoir" qui devait être un "adieu" ; il me répondit :

- Non... "Ils" viendront me "buter" chez moi... Vive la France ! quand même...

Je ne revis plus jamais Robert Brasillach; mais je n'ai pas oublié cette dernière rencontre en ce matin ensoleillé d'août 1944. C'est à elle que j'ai songé quand – avec cinq jours de retard – j'appris qu' "Ils" n'étaient pas venus le "buter" chez lui, mais qu'"Ils" l'avaient "buté" au Fort de Montrouge à l'aube du 6 février 1945."

Jacques d'Arribehaude sur le net

L'amitié littéraire n'est pas un vain mot. L'amitié tout court pas davantage. Qu'il me soit permis de vous faire connaître le site consacré à Jacques d'Arribehaude, écrivain de race, romancier et mémorialiste de grand talent dont je m'honore d'être l'ami.

Ce site a été réalisé par Thomas Rucki, autre ami, fondateur du Bulletin des amis de Robert Poulet.

Que ce site vous donne l'envie de partir à la découverte d'un auteur méconnu dont le Journal (1960-1968) a été réédité en un volume aux éditions L'Âge d'Homme sous le titre *Un Français libre*. L'expression qualifie à merveille Jacques d'Arribehaude, rebelle qui n'a jamais plié le genou devant les idoles et les modes de l'époque. C'est en cela qu'il est un vrai libertin du siècle. Lisez-le !

Marc Laudelout/*Le Bulletin célinien*
<http://www.chez.com/jacquesdarribehaude/>

ROBERT BRASILLACH CHEZ LES BOUQUINISTES

LIBRAIRIE LES OIES SAUVAGES.
 Marc Vidal.

oies.sauvages@wanadoo.fr
<http://www.oies-sauvages.fr>
 B.P. 16, F-77343 Pontault-Combault cedex.
 Tél./fax 01 60 34 72 67

LIBRAIRIE LE FEU FOLLET.

feufol@club-internet.fr
<http://www.livre-rare-book.com/feu-follet.htm>

11 rue de l'Abbé Groult, F-75015 Paris
 Tél. 01 56 08 08 85 - fax 01 56 08 08 86

HENRI VIGNES LIVRES ANCIENS

vignes@club-internet.fr
<http://www.galaxidion.fr/vignes/>
 57 rue Saint-Jacques, F-75005 Paris
 Tél. 01 43 25 32 59 - fax 01 43 25 30 08

LIBRAIRIE LA PREMIERE LIGNE

webmaster@la-premiere-ligne.com
<http://www.la-premiere-ligne.com>
 28, rue Saint-Lazare, F-75009 Paris
 Tél. 01 48 78 55 86 - fax 01 48 78 55 87

LIBRAIRIE HEURTEBISE

françois.baget@wanadoo.fr
www.livre-rare-book.com
 23, rue Gambetta, F-21000 Dijon
 Tél. 03 80 67 65 60

DISMAS

dismas@skynet.be
 3, r. de la Bayère, B-5537 Haut-le-Wastia
 Tél. 086 61 40 97 - fax 082 61 42 62

ODYSSEE

lib.odyssee@wanadoo.fr
 14 r. St-Exupéry, F-78150 Le Chesnay
 Tél./fax 01 39 43 05 38

LA LICORNE BLEUE

3bis, r. Jules Vallès, F-75011 Paris
 Tél. 01 46 59 18 20 - fax 01 46 59 15 85

LIBRAIRIE NATIONALE

12, r. de la Sourdière, F-75001 Paris
 Tél. 01 42 86 06 93 - fax 01 42 86 06 98

Tragique ironie : c'est en pleins préparatifs du sommet de la Francophonie que, le 4 octobre, est décédé brutalement Paul Sérant, qui avait consacré à cette question qui le passionnait l'un de ses derniers livres, *Les Enfants de Jacques Cartier*.

Né Salleron en 1922 et donc frère de Louis, le grand penseur catholique, Paul Sérant se fit connaître comme journaliste, écrivain, essayiste (plus d'une vingtaine de livres), s'intéressant à de multiples domaines.

L'hermétisme (*Au seuil de l'ésotérisme*, en collaboration avec Raymond Abellio), la politique (*Gardez-vous à gauche*, et surtout *Où va la Droite ?* qui fit beaucoup de bruit, études préfacées par Marcel Aymé). Résistant, il avait pourtant publié en 1944 des poèmes dans la *Chronique de Paris*, ce qui lui avait valu d'être remarqué par Brasillach et de faire sa connaissance.

Désapprouvant l'Épuration, il avait réagi contre le résistancialisme avec un roman, *Les Inciviques*. Puis vinrent *Le Romantisme fasciste* (qui lui aussi suscita maintes polémiques dans nos milieux) et *Les Vaincus de la libération*. Il avait récemment terminé (d'après Jean Mabire, qui l'a bien connu et lui a rendu un bel hommage dans National Hebdo) une étude sur les "écrivains français sous l'Occupation", qui devrait être prochainement publiée*.

Il avait aussi défendu l'"Europe des régions" et la "France des minorités" — régionales exclusivement ! Du reste, on ne parlait pas encore des allogènes. Il était en effet un fervent partisan du fédéralisme, en France comme en Europe, ce qui ne lui avait pas fait que des amis.

D'autant que son non-conformisme, sa rigueur dans l'exposé des faits alliés à une remarquable courtoisie, lui avaient aliéné aussi bien des milieux, de la droite (radicale et modérée) jusqu'à la gauche installée et progressiste.

Paul Sérant n'était pas un homme aligné comme en témoignent les articles qu'il donna dans les années 70 à notre

journal. Depuis de nombreuses années, les éditeurs (surtout les plus importants) l'ignoraient.

Veut-on une preuve de son indépendance ? Il rédigeait régulièrement dans *La Voix du Combattant*, organe de l'Union nationale des Combattants (UNC), une rubrique "Les choses comme elles viennent"; la dernière parut dans le numéro d'octobre. Paul Sérant jugeait que la déportation et la mort des juifs avait été "l'une des pages les plus affreuses de l'Occupation" mais il ajoutait : "Il y eut d'autres pages plus affreuses que l'on rappelle beaucoup moins". Et il précisait : les cent mille morts de 40, la déportation des résistants non juifs, le bombardement des villes et les "dizaines de milliers de victimes, en grande majorité innocentes", de l'Épuration.

Evoquant l'attentat contre le président de la République le 14 juillet attribué au "déséquilibré" Maxime Brunerie, il ajoutait ceci : "J'oserai dire toutefois que je préfère ce déséquilibré, qui a pris tous les risques d'un homme seul, à ces groupes de voyous qui, à deux ou trois contre un, molestent, blessent grièvement des policiers, des professeurs, des employés de transports en commun."

Tel était Paul Sérant. Que nous saluons bien bas.

RIVAROL, 18 octobre 2002

* L'ouvrage est paru en novembre 2002 chez Grancher sous le titre *Dictionnaire des Ecrivains français sous l'Occupation*. (348 pages, 22€). Le poète de Fresnes y est naturellement invoqué à plusieurs reprises. En voici quelques extraits :

Jean Anouilh :

Jean Anouilh n'en est pas moins indigné par le procès d'intention qu'on lui fait, et, davantage encore, par le climat général de l'époque. L'épuration telle qu'elle est pratiquée lui fait honneur.

Robert Brasillach est jugé et condamné à mort. Anouilh l'aime

particulièrement. Il le considère comme un écrivain qui "adore et comprend mieux que personne le théâtre", et dont l'exceptionnel talent laisse prévoir de nouvelles œuvres non moins riches que les précédentes. Aussi est-il l'une des personnalités parisiennes qui se dépense le plus pour lui sauver la vie. La liste présentée au Général de Gaulle réclamant la grâce de Brasillach comporte cinquante et une signatures. Sept d'entre elles ont été obtenues par Jean Anouilh."

Emanuel Berl :

"Dès la libération, Berl s'est inquiété du sort de Drieu de la Rochelle, il s'en est voulu de ne pas avoir pu sauver du suicide cet ancien camarade qu'il continuait à aimer en dépit de tout ce qu'il pouvait lui reprocher : il s'en est expliqué admirablement dans son livre *Présence des morts*. Et quand, en 1956, des organisations manifestèrent contre les représentations de la pièce posthume de Robert Brasillach, *La Reine de Césarée*, il protesta vigoureusement dans la Table Ronde :

"On a l'air de lui en vouloir plus parce qu'il est mort (Brasillach) que s'il était vivant, ce qui est atroce."

Paul Léautaud :

"En tout cas, quel monde ! Quelle basse racaille ! Des gens qui, en dehors des « bonjour », ne savent rien de moi, qui je suis, quelles opinions j'ai pu avoir..."

"C'est un honneur d'être condamné" à dit Brasillach le 20 janvier 45 après la sentence de mort rendue contre lui. Et Léautaud de l'approuver :

"Quand on se doute de ce que doivent être les magistrats (ambitieux, arrivistes, aux ordres pour l'avancement), quand on sait ce que sont les jurés, soigneusement choisis, être condamné est en effet un honneur".

François Mauriac :

"Il est vrai qu'on ne peut imaginer un écrivain plus rallié au nouveau

régime que ne l'est Mauriac. En 1940, il avait trouvé "un son presque intemporel" aux paroles du maréchal Pétain : cette fois, c'est le général de Gaulle qui aura droit au même adjectif : Mauriac, qui a été l'entendre au palais de Chaillot, écrit "qu'il se dresse dans sa réalité intemporelle", et "qu'il tourne vers la France un visage sans masque".

Qui plus est, Mauriac appartient à la direction du Front National : c'est, à l'époque, le nom d'un mouvement suscité et dirigé par le parti communiste. Il parle de ce parti comme du parti des fusillés, faisant sienne la terminologie mensongère du P.C.F. (les fusillés venaient de tous les partis, ou même étaient en certains cas apolitiques). Il salue l'U.R.S.S., affirmant dans un article de revue que "L'Armée rouge est rouge de tout le sang qu'elle a versé pour le salut de l'Europe", alors que cette armée ne fait, en Europe orientale, que remplacer la terreur hitlérienne par la terreur stalinienne.

Mauriac va néanmoins rompre avec ses amis du P.C. – plus particulièrement au sujet de l'Épuration. Les iniquités commises envers les écrivains accusés de collaboration le révoltent profondément. Dans la presse de l'hiver 44-45, il est le seul éditorialiste important à combattre une répression aussi impitoyable que politisée. Il s'élève avec force contre la condamnation à mort de Béraud et entreprend des démarches pour sauver Brasillach, qui lui, ne sera pas gracié (alors que le général de Gaulle lui avait dit le contraire).

S'il intéresse particulièrement au destin des écrivains, c'est le principe même de l'Épuration que Mauriac ose mettre en cause.

"Les accusations vagues et si l'on peut dire, sans contours, qui planent sur une foule de citoyens et dont les Marat nourrissent leur verve", écrit-il, "voilà l'un des pires malheurs qui puissent frapper un peuple déjà accablé d'autant de misères que les nôtres".

Paulhan :

"Dans un petit livre intitulé *De la paille et du grain*, Paulhan rappelle au début de 1948 que les écrivains de gauche (lui-même se veut d'ailleurs de gauche) ont été, en d'autres temps, défaitistes. Ils ont approuvé Romain Rolland, qui, pendant la Grande Guerre, faisait le procès des États belligérants (y compris de la France) dans *Au dessus de la mêlée*. Les surréalistes ont honoré Rimbaud pour s'être réjoui de la victoire prussienne en 71, ils ont eux-mêmes tenu les propos les plus violents contre l'armée française au lendemain de la Première guerre mondiale. Et il dit à ses camarades :

"Je me demande, quand je vous vois acharnés à la mort d'un Brasillach ou d'un Rebatet – furieux, et parlant avec Claude Morgan d'insulte à tous nos martyrs (Lettres Françaises, 18 avril 47) si d'aventure quelque victime vous échappe – je me demande si vous êtes innocents de ces hommes, que si allègrement vous envoyez au poteau d'exécution. Je vois bien qu'ils se sont bornés à profiter des leçons que nous autres hommes de gauche leur avons données. Et je veux bien qu'ils en aient profité à contretemps. Mais c'était nos leçons... Si j'étais moraliste ou politique, c'est, je crois, la cruauté de l'épuration qui me frapperait d'abord. Mais je ne suis guère qu'un grammairien, et c'est son hypocrisie".

Lucien Rebatet :

A la fin de l'été 1943, *Je suis partout* est secoué par une crise interne. Robert Brasillach estime que le journal ne doit pas tomber dans un bourrage de crâne analogue à celui qu'il reprochait à ses adversaires avant la défaite de 40. Il quitte donc le journal en compagnie de son ami l'historien Georges Blond. La majorité de l'équipe estime au contraire qu'il faut riposter aux attaques de l'adversaire en lui opposant une combativité accrue. Cette majorité comprend, avec Rebatet, Pierre-Antoine

Cousteau, Henri Lèbre, Alain Laubreaux, Pierre Vilette (Dorsay), sans oublier le propriétaire du journal, Charles Lesca. En dépit des revers de plus en plus nombreux des puissances de l'Axe, l'ensemble de l'équipe adopte le slogan de Rebatet : "L'espérance est fasciste".

Colette :

"Colette va tout mettre en œuvre pour sauver celui qu'elle aime. Et elle va y réussir. Au début de février 1942, Maurice Goudekot est libéré. Parmi les personnes qui sont intervenues en sa faveur, il y a Brasillach, Sacha Guitry et Bertrand de Jouvenel(...)

(...)

Avec la libération, le couple retrouve une vie normale et contrairement à d'autres écrivains, Colette n'est pas inquiétée pour ses "concessions" à la presse et à l'édition de l'Occupation.

Dans l'hiver 44, la romancière reçoit une lettre de Me Jacques Isorni, l'avocat de Robert Brasillach qui s'est constitué prisonnier. Il demande à la romancière de témoigner quant à l'intégrité de son client. Mais à sa grande surprise, il reçoit une réponse assez sèche :

"Je ne connais pas le Robert Brasillach de Je suis partout. J'ai connu le jeune écrivain, le romancier qui a commencé si brillamment sa carrière. Je ne puis, je ne veux parler que de celui-ci..."

Cette lettre est jugée décevante par Brasillach : il rappelle à Isorni que Colette a signé ses lettres "votre vieille amie" et qu'elle lui disait, dans ces missives du temps de l'Occupation : "Je suis heureuse de vous avoir vu grandir".

Averti par Thierry Maulnier de l'attitude de Colette, Jean Cocteau, son voisin du Palais Royal, intervient auprès d'elle, et la romancière accepte de signer, avec plus de cinquante autres écrivains, la demande de grâce pour Brasillach qui sera vainement présentée à de Gaulle."

A trente ans, Brasillach se penchait déjà avec nostalgie sur les images irremplaçables d'un proche passé; et l'on pourrait dire que le mot "jeunesse" revient aussi souvent que le mot "juif" dans les pamphlets de Céline. Il a montré comment, dans le cercle de ses amitiés normaliennes, "pouvaient entrer parfois des images de la vie, colorées du romantisme de la jeunesse, mais vigoureuses". C'est précisément ce romantisme de la jeunesse qui conduisit Brasillach au fascisme. Tout en partageant le "goût de l'anarchie" de tous ses camarades de l'École, il est rapidement conquis par le spectacle des grands mouvements totalitaires : et d'ailleurs se déclarer "fasciste", c'est encore une manière d'être anarchiste vis-à-vis des bourgeois de droite et de gauche, qui considèrent avec effroi l'ascension de Mussolini et d'Hitler. C'est ainsi que l'irrespect des valeurs bourgeoises est en elle-même, pour Brasillach, une valeur fasciste. Evoquant les bourgeois qui, en 1936 protestaient contre l'apparition de l'auto-stop, il ajoute : "Ils n'avaient évidemment pas l'esprit fasciste". L'esprit fasciste, c'est donc, pour lui, l'esprit à la fois dynamique et frondeur de la jeunesse, qui se refuse à trop respecter les conventions, l'ordre établi, les habitudes d'une société prudente et des bourgeois trop timorés. C'est aussi et surtout le besoin d'action et l'aspiration à la grandeur. En 1937, Brasillach est frappé à Venise par les petits enfants qui débarquent d'un bateau-croisière : "Et ils chantent des chansons d'enfant, qui ne signifient rien, comme dans tous les pays du monde. Ils chantent aussi ensemble, d'une voix psalmodiée, des chants fascistes. Des avant-gardistes de quinze ans, des fascistes de vingt-cinq, conduisent ces troupeaux riants, et leur apprennent l'hymne d'un pays qui a choisi pour mot de passe le mot "jeunesse".

Quand les torches brûlaient

En Allemagne nationale-socialiste, Brasillach constate que les cérémonies et les chants du congrès de Nuremberg ont d'abord une signification pour la jeunesse du pays. "C'est à elle que tout s'adresse ici, note-t-il, et l'on est presque étonné de découvrir, dans les S.A. qui emplissent les rues, de débonnaires Bavarois ventrus, petits, pacifiques, qui font de ces

uniformes des vêtements de tranquille garde nationale. On avait oublié, en vérité, qu'il existait des Allemands de plus de vingt-cinq ans, - et que c'était même eux qui avaient fait le national-socialisme. Mais ils peuvent l'avoir créé, désormais le mouvement n'est plus pour eux, il est pour la jeunesse". Il visite le camp de tentes de la Hitler-Jugend, où l'on veille perpétuellement autour de la stèle où sont inscrits les noms de centaines d'enfants tombés sont les balles des marxistes. "Là encore, ce qui nous frappe, c'est le caractère de la discipline. La militarisation de l'enfance, en Allemagne, n'est pas du tout ce que l'on croyait. Ceux qui viennent nous parler nous abordent joyeusement, sans crainte, et d'eux-mêmes. J'avoue que je trouve cela beaucoup plus important, au point de vue de la puissance allemande, qu'un sec caporalisme."

Hors de France

Et c'est encore la jeunesse que Brasillach a aimée chez Léon Degrelle, devenu, à l'âge de trente ans, le leader d'un des plus populaires mouvements politiques belges. Il a été conquis par cet homme qui "courait à l'aventure avec allégresse, tenté par la vie, ses plaisirs, ses promesses, et sans se trop soucier des dangers qu'il y pouvait courir, des tentations de l'existence et des gauchissements de l'action". Bertrand de Jouvenel ayant trouvé chez Degrelle comme un souvenir du "dictateur des cours de récréation", Brasillach approuve et ajoute : "Il y eut chez Degrelle quelque chose du Dargelos des Enfants terribles ("l'élève Dargelos était le coq du collège"), qui savait se battre à coups de boules de neige. Il était amusant, violent, vivant et passionné".

L'esprit fasciste ainsi entendu – l'esprit de l'irrespect, du non-conformisme, de la camaraderie fraternelle et l'insouciance joyeuse –, Brasillach l'avait trouvé pour son propre compte à "Je suis partout". En 1936, l'administration de combat, probablement impressionnée par le succès du Front populaire aux élections, décidait de le supprimer. Les collaborateurs du journal résolurent aussitôt de le continuer eux-mêmes en réduisant les frais – y compris leurs propres appointements. "Je suis partout" devint ainsi – fait exceptionnel de

l'histoire du journalisme – "Le seul soviet de la presse française", c'est à dire le seul journal appartenant à son équipe rédactionnelle. C'est à cette époque que Pierre Gaxotte proposa à Brasillach de l'aider dans sa tâche de rédacteur en chef. "Nous avançons dans une bien excitante atmosphère de calomnies et d'ordures : vendus à Hitler, vendus à Mussolini, vendus au grand capital, vendus aux deux cents familles et au Mikado, nous devenions pour nos adversaires quelque chose comme l'organe officiel du fascisme international. Mais nous savions que nous étions surtout le journal de notre amitié et de notre amour de la vie".

Le souvenir d'une amitié

Ce que Brasillach a donc apprécié par-dessus tout à "Je suis partout", c'était cette fraternité de l'équipe, cette griserie du journal que l'on compose chaque semaine dans une atmosphère de joyeux défi. Il a trouvé là, "dans un monde troublé et changeant", une camaraderie qui lui apparaissait justement comme "un des rares points fixes" de ce monde. "C'est, ajoute-t-il, ce qui nous a donné des plaisirs qu'on ne nous enlèvera pas, vivants, gouailleurs, libres, que nous désespérons de faire comprendre à ceux qui ignorent justement la vie, la gouaille, la liberté. Dans une journée d'imprimerie, une discussion, un voyage, nous reconnaissons aujourd'hui le goût et le parfum de cette camaraderie unique. Elle ne peut exister dans les journaux soumis à tant de règles humaines et coutumières : il y faut autre chose qu'un travail dans le même lieu. Il y faut ce sentiment de former une bande, pour le meilleur et pour le pire, et ce qu'on nommera, pour choquer les bourgeois, le sens du gang".

Paul Sérant in *Europe-Action*
Extrait de *Le Romantisme Fasciste*,
éd. Fasquelle, 1960.

1. Robert Brasillach, *Notre avant-guerre* (Plon, 1941), p.49.
2. Ibid., p. 193.
3. Ibid., p. 207.
4. Ibid., p. 270.
5. Op. cit., p. 272.
6. Op. cit., p. 24.
7. Op. cit., p. 243.
8. Op. cit., p. 214.
9. Op. cit., p.222.

Alice Kaplan, Intelligence avec l'ennemi. Le procès Brasillach (Paris Gallimard, 2001, 306 p.)

Robert Brasillach, écrivain fasciste, rédacteur en chef du périodique antisémite *Je suis partout* d'avril 1941 à août 1943, fut condamné à mort à la Libération et exécuté le 6 février 1945. Le livre consacré par Alice Kaplan au destin juridique de celui qui fut l'une des plumes les plus outrageusement antisémites de la collaboration intellectuelle rappelle à quel point, dans le cadre de la justice de l'épuration, le procès de Brasillach fut un événement singulier. Inculpé d'"intelligence avec l'ennemi", c'est-à-dire au titre de l'article 75 du Code pénal qui sanctionne la trahison en temps de guerre, Brasillach ne sera pas principalement jugé pour ce dont il demeure inexcusable : son ultra-antisémitisme. Robert Brasillach ou "je dénonce tout le temps" les officiers juifs aux autorités du camp de prisonniers afin de leur interdire d'organiser des conférences; les enfants juifs au gouvernement Laval en vue d'assurer la déportation des Juifs "en bloc", mais aussi les "traîtres" gaullistes et communistes. Or, lors de son réquisitoire, le Commissaire du gouvernement, Marcel Reboul va constituer le crime de "trahison", non pas autour de la "dénonciation", mais en citant longuement un article de Brasillach, contenant une phrase devenue célèbre: " Les Français de quelque réflexion, durant ces quelques années, auront plus ou moins couché avec l'Allemagne, non sans querelles, et le souvenir leur en restera doux." Ce n'est donc ni l'antisémitisme forcené, ni la dénonciation permanente que retient à charge le ministère public, mais l'homosexualité supposée de l'accusé. Comme le note Alice Kaplan: "On ne trouve dans aucun autre procès de l'époque autant d'allusions à l'homosexualité à portée rhétorique." Ce constat-là est un constat neuf.

S'il n'est pas exempt d'erreurs

historiques - l'indignité nationale est bien un "crime", le général de Gaulle ne déclare pas "Vichy illégal" en novembre 1944, mais "rétablit la légalité républicaine" trois mois plus tôt -, le livre d'Alice Kaplan, professeur de littérature à Duke University, se lit comme un roman, et compense ces quelques erreurs par une originalité. Le Chapitre consacré aux jurés est, de ce point de vue, particulièrement réussi. Quatre hommes, un imprimeur résistant, un employé, un ingénieur d'une société de travaux publics, un technicien communiste, voteront la mort de Brasillach. Ces acteurs essentiels n'apparaissent pratiquement jamais dans les récits historiques de l'épuration. On ne peut qu'être reconnaissant à Alice Kaplan d'avoir reconstitué leurs trajectoires biographiques, remettant ainsi en question le stéréotype d'un jury populaire aux mains des communistes - stéréotype qui autorise la remise en question de l'ensemble des verdicts de l'épuration à cause de leur partialité politique présumée.

Fallait-il condamner Brasillach à mort? " Brasillach était-il coupable? Oui. Aurait-il dû être fusillé? Non. (...) Aujourd'hui, le mythe d'un Brasillach martyr innocent vient nourrir le discours d'extrême droite" selon Alice Kaplan. Un Brasillach ayant survécu à l'épuration eût-il été un "mythe" moins fort pour l'extrême droite? Il me semble qu'il s'agit là d'un enjeu de mémoire indéfinissable, qui relève davantage de l'intime conviction du juge que du métier d'historien.

(Anne SIMONIN, *Revue historique* N°623, 7/9-2002)

Alice Kaplan

L'Américaine et le collabo

Le 6 février 1945, l'écrivain Robert Brasillach est fusillé pour trahison et collaboration. Romancier, poète, critique, il fut le rédacteur en chef de «Je suis partout», journal violemment pronazi. Alice Kaplan, brillante universitaire américaine, vient de

"HISTOIRE DU CINEMA", par Bardèche et Brasillach

Robert Brasillach et Maurice Bardèche, rattrapés par l'extrême jeunesse puis par l'extrême vieillesse, seront tous deux dépassés par l'ampleur de la tâche : celle de raconter le cinéma universel. Cet ouvrage est celui de notre enfance, et l'on verra que c'est aussi un jeu de piste qui nous entraîne, quelques fois, dans les sables mouvants ou sur les chemins caillouteux.

Le cinéma muet nous ramène bien évidemment sur les traces de Lumière et de Méliès, à leurs ombres chinoises qui s'éclairent souvent de lueurs magiques. Mais que de films américains nous faut-il lire et ingurgiter, que de films obscurs nous font-ils tâtonner avant de rejoindre :

Le cinéma parlant qui nous a fait rêver et pleurer, oserais-je rappeler non sans sacrilège ceux qui m'ont étourdi le plus, *Pépé le moko*, *La grande illusion*, *La règle du jeu*, *Le jour se lève*, avec leurs moments de tendresse, *Goupi-mains-rouges* et *La Belle et la bête*, chefs d'œuvre qui atteignaient à l'embaumement du rêve.

Avec moins d'emphase et plus de pesanteur, Maurice Bardèche achève ce dur et épique labeur avec *Trop de Rosselinis* et *peu de Couzinets*, et nous rappelle avec nostalgie *Le passage du Rhin*, *Fanfan la tulipe* et *Capitan*, qui nous faisaient déjà sourire aux images du passé. Mais aussi à l'avenir, puisque l'on referme lourdement le deuxième volume sur le désir d'un tome trois, et qui mettrait à l'honneur Tarkowski, Kielowski, Fassbinder, Tornatore, Claude Sautet, Mocky, Ridley Scott... Et les autres !

Joël Laloux

consacrer sept ans au procès Brasillach, l'un des plus célèbres de l'épuration. Son livre est à la fois un modèle de recherche historique et une reconstitution passionnante de la France de la Libération. Palpitant de la première à la dernière page.

Pourquoi ce sujet ? «Toute ma carrière a été consacrée à la seconde guerre mondiale et au fascisme littéraire. Mon père était procureur au procès de Nuremberg en 1945, j'avais sept ans quand il est mort. Ma fascination vient sans doute de là. La lecture du procès de Brasillach m'a bouleversée. J'ai décidé de la faire revivre.»

Comment avez-vous travaillé ? «J'ai fait une véritable enquête, en procédant personne par personne : le procureur, le président, les jurés, les avocats. Je n'ai abordé Brasillach qu'à la fin, quand tout a été mis en place. Je ne voulais pas être influencée par lui. Je suis même allée m'asseoir dans la salle des assises pour pouvoir mieux comprendre. J'ai beaucoup lu aussi, bien sûr, en particulier ses textes, dont certains ont été retouchés après la guerre par Maurice Bardèche, son exécuteur testamentaire.»

Fallait-il l'exécuter ? «Le procès et son issue ont permis de poser le problème de la responsabilité de l'écrivain. Sa volonté de nuire ne fait pas de doute. Des juifs, des communistes, des résistants ont été dénoncés dans son journal. Mais il a fait preuve de dignité durant son procès. De Gaulle lui a refusé la grâce. Le problème, c'est qu'on a fait de Brasillach un martyr et que le négationnisme s'en est servi. Cela pose aussi la question de l'épuration. En France, cas exceptionnel, elle a eu lieu en deux cycles : de 1945 à 1952, puis récemment, avec les procès Barbie, Touvier et Papon. Sa charge symbolique reste considérable.

(Propos recueillis par Evelyne Bloch-Dano, *Envie de lire*, *Marie Claire*, novembre 2001)

Je suis Avocat, par Jacques ISORNI, ou le vif du sujet.

Lorsqu'il est sollicité par Bernard Gavoty, qui dirige une collection au "Conquistador", Jacques Isorni doit être bouleversé de figurer en grande compagnie, avec Jean-Louis Barrault, Christian Dior, Claude Ferrere, Arthur Honegger et Henri Mondor - excusez du peu ! Le grand homme de robe n'a pourtant pas quarante ans mais il a déjà écrit un livre sur Brasillach, un sur Louis XVI, au Manoir de Toulvern, "isolé et magnifique, écrira-t-il, isolé et perdu sur son promontoire" et trois sur le Maréchal Pétain (une requête, des documents et une plaidoirie). Malgré tout, il ne s'agit pas d'une autobiographie, mais d'un fragment littéraire et romancé sur l'homme du Manoir, avec ces inévitables effets de robe des nécessités d'un calendrier bien chargé. Après un trait trop bref sur une enfance alsacienne, c'est la montée à Paris, où il prête serment à vingt ans et prépare le concours du secrétariat.

Personnellement, j'ai préféré patienter sur les redondances sur la carrière, sur le récit un peu laborieux de la vie au palais, et de ses procédures, avec d'interminables états d'âmes, déontologiques, autour d'une tasse de thé au citron ou à la camomille, "d'une amère saveur", et une fois qu'il nous eut réunis "au coin du feu".

Le meilleur de l'œuvre d'Isorni sera ce trait comique ou tragique qu'il assène adroitement comme un gant ou un coup d'épée.

Le gant de velours, ce sont nos discours ridicules du Doyen du Conseil de l'Ordre, et du Bâtonnier, la rencontre avec Pierre Masse, l'excentrique avocat Léon Mazet, la vieille folle venue porter plainte contre Churchill, et qui me rappelle mon précédent article. Et cette cruelle ironie du sort qui voulut que les deux présidents qui condamnèrent Pétain à mort... moururent avant lui !

Et ce cinglant coup d'épée : l'Indépendance du Juge d'Instruction par rapport au Parquet, et du Parquet à la

23 avril 1943.

Mon cher Brasillach,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt et de satisfaction votre article du "Petit Parisien", qui apporte à *L'Homme à Cheval* un appui vigoureux et bien articulé.

Vous vous êtes, bien sûr, placé au centre du problème littéraire que je me suis posé: fallait-il faire un roman plus cohérent? Mais non. Et cette réponse n'était pas nouvelle chez moi, j'avais déjà pris un parti assez semblable dans *Rêveuse Bourgeoisie* et dans *Gilles*. J'ai toujours souffert de la trop grande concentration du propos dans beaucoup de romans français et étrangers, j'y voyais un artifice d'éclairage qui rappelait trop la nécessité de la rampe au théâtre. J'ai toujours éprouvé le besoin de rompre la perspective, et ce qui est plus grave, de rompre le ton: on n'a jamais compris ni admis chez moi cette volonté réfléchie, appuyée sur mon instinct et sur la particularité de ma vision de la vie; on m'a reproché ainsi le passage brusque à la première personne dans *Rêveuse Bourgeoisie* dans la dernière partie et la novation chez *Gilles* en Espagne. Mais la vie m'apparaît ainsi, avec des coudes et des cassures. Certes, les autres artistes, et de fort grands, ont senti cela aussi, mais moi j'ai risqué de faire sentir cela dans les moyens mêmes de la composition et du style - à l'exemple des peintres modernes qui ont bouleversé la technique pour saisir un autre angle de la vision. Sans doute aurais-je dû en faire une belle théorie qui aurait amusé les preneurs d'interviews et provoqué quelque enquête; mais j'ai horreur, comme bien vous pensez, de cette façon de mettre en bouteilles et d'étiqueter le plaisir fort ténu que j'ai à écrire.

J'ai encore plus subi l'influence, en ce sens, du théâtre de Mérimée que de ses nouvelles.

Bien amicalement.
Drieu la Rochelle.

Réponse de Drieu à l'article de Brasillach du 19 avril 1943 - reproduit dans le *Bulletin des Amis de Drieu la Rochelle* numéro 4 (février 1998).

Justice, inexistante en France.

Il faut attendre la fin du livre pour entrer dans le vif du sujet, et pour ouvrir les portes de Fresnes et le bureau de De Gaulle, dont le portrait particulièrement lâche et blafard nous est réhaussé à l'occasion de la fameuse "grâce" de Robert Brasillach.

En achevant son livre le 24 octobre 1950, et en le publiant le 30 janvier 1951, Maître Isorni nous lègue deux citations que n'eût pas désavouées notre brillant président Maître Junod :

- "Les services que rend une secrétaire intelligente sont inappréciables" et

- "celui qui charge l'avocat d'un procès dit «littéraire» est un client de choix qui donne une parure éclatante à un cabinet".

Mais Isorni ne se doute pas qu'une épreuve l'attend : La mort du vainqueur de Verdun.

En quittant Bernard Gavoty, il vient d'entrer dans la deuxième moitié de sa vie.

Joël Laloux

Jacques DORIOT

de Robert Brasillach (1977)

Il s'agit hélas d'un ouvrage collectif – hélas, car on songe déjà à ce que Brasillach et Jacques eussent écrit et eussent vécu sans une mort tragique, et édité par le C.E.R.P.E.S., à Amiens.

Cette suite échevelée de documents s'ouvre sur l'appel du 28 juin 1936, où l'on sent que le jeune tribun subit encore les poncifs collectivistes, mais dont le programme historique n'a pas pris une ride. La documentation sur les élections du 11 mai 1935 est elle aussi frappante. Car Saint-Denis nous fait songer à Dreux, Toulon et Vitrolles. Mais c'est encore au point de vue de l'iconographie que l'ouvrage est le plus à retenir : Les coupures de presse y sont en effet si soigneusement reproduites qu'elles semblent sortir toutes fraîches de la rotative ou au coin du feu, avec ces grands arbres de la maison de la rue du Moulin-à-Vent à Bresles, le portrait de

la ravissante militante communiste Madeleine Raffinot, alias Madame Doriot. On voit ses deux filles un peu godiches, son ravissant neveu. On s'interroge sur l'avenir, on se complait sur le passé.

Voici le déjeuner d'été, dans le jardin de Saint-Denis...

Mais il est vrai, il est indéniable que ce document collectif appartient plus à la mémoire et à la conscience de Drieu et de Doriot qu'à tout autre. L'ombre de Brasillach n'apparaît qu'à la faveur d'un extrait attendri et Lyrique de *Notre Avant-Guerre*, qui relève en Doriot un Degrelle français.

Le destin de Doriot et de Brasillach était lié, scellé par une photographie Vert-de-Gris.

Est-ce bien Marcel Deat, et n'était-ce pas "l'Enfant de la nuit", que "L'homme du jour" rejoignait en ce triste 22 février sur la route de Mengen ?

Joël Laloux

Anthologies de poésies, par Robert Legrand (1998)

Dedicacées à l'historien Jacques Bernet (qui est à l'opposé de l'échiquier politique de sa consoeur Anne Bernet), le choix de Robert Legrand est un mélange périlleux, un assemblage de découvertes et de lacunes, où l'on passe un peu vite sur les classiques et les intrus, et où l'on relève les noms de Laurent Taillade et Jean Lorrain, anarchistes ralliés tardivement à la monarchie, ainsi que Francis James et Tristan Derème, auxquels nous rajoutons Paul-Juan-Toulet, le poète de Guéthary, et Paul Drouot, disciples de Maurras, et à la place d'honneur, trois poètes nationalistes : André Salmon, Robert Brasillach et Patrice de la Tour du Pin.

C'est en choisissant le poème de Fresnes sur André Chénier que Robert Legrand aura joué un rôle important dans le retour de Brasillach dans l'actualité, et nous nous effaçons, par ces quelques vers devant l'élève, le classique et le contemporain.

Joël Laloux

CAHIERS DES AMIS DE ROBERT BRASILLACH

N° 46/47

ROBERT BRASILLACH EN TOUTES LETTRES

1^e partie
Lettres A - I

CAHIERS DES AMIS DE ROBERT BRASILLACH

N° 48/49

ROBERT BRASILLACH EN TOUTES LETTRES

2^e partie
Lettres J-V et Index

L'ÉVÉNEMENT 2003 :

La sortie, sous forme de deux Cahiers doubles des ARB, de

**ROBERT BRASILLACH
EN TOUTES LETTRES
un dictionnaire critique
d'après Robert Brasillach
par Cécile DUGAS**

Cahiers N°46/47 (années 2001-2002)

1^e partie : lettres A - I (432 pages)

Cahiers N°48/49 (années 2003-2004)

2^e partie : lettres J - V et Index (437 p.)

Parution automne 2003 !

Maître Vergès fidèle lecteur de Robert Brasillach

Depuis peu, Me Vergès anime sur la chaîne câblée une émission consacrée aux grands criminels. Dans l'épisode portant sur le cas de Violette Nozière, il a débuté son portrait en citant un grand auteur : « Dans Notre Avant-guerre, Robert Brasillach évoque l'ambiance de l'époque : au milieu de l'été, ce n'est pas d'Hitler que l'on parle mais d'une petite empoisonneuse qui a vécu au Quartier latin parmi les étudiants louches qu'elle fournissait d'argent et de vérole. »

L'avocat a de bonnes lectures. Venant de cet homme de goût, il n'y a là rien de très surprenant !

Petit inventaire de l'antisémitisme (...)

Très nombreux sont alors les ouvrages consacrés, avec plus ou moins de hargne, à la question juive: Louis Thomas publie des biographies de Toussenet et Gobineau ainsi que *Les raisons de l'Anti-judaïsme*, Lucien Rebatet signe *Les Tribus du Cinéma et du Théâtre*, Vanderpyl *L'Art sans Patrie*, Charles Lesca *Quand Israël se venge*, André Chaumet *Les Juifs et Nous* et Fayolle-Lefort *Le Juif, cet inconnu*. De son côté, Alain Laubreaux fait jouer *Les Pirates de Paris* au théâtre de l'Ambigu. Professeur d'ethnologie à l'Ecole d'Anthropologie de Paris, le Suisse Georges Montandon propose une brochure intitulée *Comment reconnaître le Juif* (1941) – savant de réputation internationale, il sera assassiné par des FTP en août 1944 –, Prado-Gaillard se penche sur *La condition des Juifs dans l'ancienne France* et le très virulent Céline publie *Les Beaux Draps* (1941). Quant aux autres grandes plumes de l'Occupation – Chateaubriant, Abel Bonnard, Brasillach, Drieu La Rochelle, Chardonne, Paul Chack, etc. –, elles participent, elles-aussi, mais d'une façon généralement plus mesurée, à ce grand exorcisme antijuif. Ce faisant, elles prennent place dans la vaste cohorte des "névrosés" de cette triste époque. Elles y

rejoignent d'autres "médiocres" qui ont pour noms Georges Claude, Philipp Lenard, Johannes Stark (Prix Nobel), Knut Hamsun (Prix Nobel) ou Ezra Pound, ce qui traduit bien l'ampleur du mal...

Henry Boulade,
Ecrits de Paris n° 656, juillet 2002.

Réception de l'école des cadavres (...)

Il est intéressant de relever dans la réception de *L'Ecole* qu'une large part de la droite séduite par l'antisémitisme de *Bagatelles* se détourne de cette prise de position par laquelle l'auteur fait acte d'un idéal politique allant à l'encontre de la doctrine maurrassienne. Dans la mesure où le ralliement des intellectuels de la droite traditionaliste à *Bagatelles* se fonde sur un refus commun et non sur un idéal partagé, l'alliance de Céline avec les nationalistes est rompue dès que s'éclaire la position de l'écrivain, européenne plus que française. René Vincent, qui a signé dans *Combat* un article hostile à *Bagatelles*, ne manque pas, à la parution de *L'Ecole*, de lancer une pique aux admirateurs de l'oeuvre précédente, notamment au groupe de *Je suis partout*: "Avec l'Ecole des cadavres, écrit le journaliste de *Combat*, M. L.-F. Céline a eu le dessein de décevoir tous ses admirateurs : ceux de toujours et ceux pour qui *Bagatelles* pour un massacre avait été la révélation de l'antisémitisme". La condamnation de *L'Ecole* est en effet pour le moins vigoureuse chez les anciens partisans de *Bagatelles*. Une fois exprimée l'hostilité de l'auteur envers Maurras, Léon Daudet, grand admirateur de *Bagatelles*, reste muet, Jean-Pierre Maxence se dit froissé, et Robert Brasillach, jusqu'alors resté fidèle au maurrassisme, exprime dans *Je suis partout* ses désaccords avec le pamphlétaire pro-nazi. "Nous trouvons, écrit Brasillach, de fort mauvais goût que L'Ecole des cadavres demande à Maurras, coupable de trop de modération, s'il n'est pas Juif." A Céline qui "préfère la domination de l'Allemand à celle du Juif", Brasillach

répond : "Nous n'acceptons pas ce désespoir, ce n'est pas le nôtre, et le dilemme nous paraît faux". La relation de l'écrivain avec les jeunes maurrassiens s'envenime lorsqu'il retire de son propre chef ses pamphlets du marché, par crainte entre autres, du décret de Marchandeaup, publié au printemps 1939, qui interdit l'incitation à la discrimination raciale contre les minorités ethniques, mais qui n'a pourtant pas d'effet rétroactif. "Ferdinand, tu te dégonfles", écrit celui qui signe Midas, faisant état de ce retrait dans *Je suis partout*. (...)

(...)

Dans *Bagatelles* Céline, par le thème de "Nation et Révolution", désigne comme ennemis les étrangers et les bourgeois et, dans le désir d'en finir avec la France républicaine et parlementaire, il s'engage sur la même pente idéologique que le maurrassisme. Par contre, le leitmotiv "Race et Révolution" prôné dans *L'Ecole* est destiné à un autre type de lectorat, dans la mesure où l'auteur, en rupture avec la droite nationaliste maurrassienne, caresse déjà les idées les plus extrêmes de la future politique de la collaboration. Ainsi, les "européens" de Paris et notamment, le groupe de *Je suis partout*, impatients d'être "aryens" plus que français, vite déçus par les conservateurs de Vichy qu'ils estiment figés dans un nationalisme défensif, prendront à partie les maurrassiens, "meilleurs pourvoyeurs en idées" de l'Etat français de Pétain. Lucien Rebatet ouvre les hostilités contre l'Action française dans ses *Décombres*; revenant sur son premier jugement de *L'Ecole*, Rebatet donne raison à Céline pour avoir mis au ban Maurras, le "lycéen enragé". Bien que rendant hommage au "vieux maître de sa jeunesse", Robert Brasillach, devenu directeur de *Je suis partout* au début de l'Occupation, se chargera de trancher en faveur de la position de Lucien Rebatet devenue la ligne du journal.

Mie-Kyong SHIN,
Le Bulletin Célinien
n° 244, juillet-août 2003

Le Mythe du Bon Céline

(...)

Si l'on a rangé quelquefois Céline au nombre des écrivains d'extrême droite, c'est qu'avec Drieu La Rochelle, Brasillach, d'autres encore, et dès avant la guerre, il a vivement ressenti un déclin, il a prophétisé la décadence de l'Occident. Il a partagé la révolte de ces auteurs. On aimerait pouvoir assurer avec Robert Poulet, son confident: "Cette protestation, tour à tour furieuse et sarcastique contre un déclin, suppose un hommage rendu intérieurement à ce qui décline." Seulement, ce prétendu hommage reste toujours sous-entendu; Céline ne tente rien pour sauver les valeurs qu'il voit périr. Il parachève une destruction. Il ne propose aucun remède, rien qui puisse fonder une saine discipline des esprits et des corps. Personnage viscéral, il s'abandonne entièrement à son désespoir, et c'est, d'après Maurras, l'ultime sottise en politique.

Texte paru dans Jeune Révolution, n°10, janvier 1968. Cette revue était réalisée par des anciens membres de l'O.M.J. (O.A.S. Métropole Jeunes). Merci à Francis Bergeron de nous avoir communiqué ce texte.

Jean-Louis Charrente,

Le Bulletin Célinien n° 242, mai 2003**Les Maîtres censeurs**

(par Elisabeth Lévy, éd. Cl. Lattes, avril 2002.) Extrait:

Ainsi, à en croire Patrice Bollon, dans *Globe Hebdo*, «la tentation réactionnaire» qui saisit périodiquement la France se manifeste, en cet hiver 1993, par plusieurs événements. Seuls 9% des Français affirment qu'ils auraient guillotiné Louis XVI – quels veaux ! Heureusement, ils sont 60% à déclarer qu'un éventuel retour de la monarchie serait un recul. Philippe Sollers – curieusement rangé dans le camp de la réaction – défend le poète fasciste Ezra Pound. Les éditions du Rocher publient des textes politiques de Drieu la Rochelle, «avec une préface habilement justificatrice» – expression exemplaire de la fièvre soupçonneuse –,

Hachette une vie de Brasillach et Laffont « a réédité en octobre, à côté d'une biographie, un large choix de textes de Léon Daudet ». (...)

Que l'on puisse par exemple rechercher dans la biographie de Brasillach l'explication d'un processus qui transforme un lettré, amoureux de la poésie grecque, en nazi défendant la déportation des Juifs «-y compris des petits» - ne l'effleure pas. Que Pound ait pu mener une expérience poétique hors du commun malgré sa sympathie pour le fascisme ne l'intéresse pas. «On ne manipule pas certains noms ou certaines notions impunément», écrit-il (c'est moi qui souligne). Cette phrase terrible pourrait être la devise des censeurs. Poussée à son extrême, elle revient à affirmer qu'on ne peut se nourrir que des idées et des auteurs considérés comme convenables. Les autres sont priés de disparaître du passé, du présent et de l'avenir. En tout cas, il s'agit de prendre garde. Cette nouvelle pensée réactionnaire - si nouvelle qu'elle est régulièrement dénoncée par les gazettes au point de devenir ce qu'on y nomme un marronnier -, «cette idéologie, soft pour le moment, peut aisément se transformer en une véritable chape de plomb», écrit Bollon. Alors que la France est sur le point de s'adonner aux plaisirs bourgeois du balladurisme, Bollon, à *Globe Hebdo*, entend des bruits de bottes. (...)

Le chevalier, le bourgeois, le sauvage
(...)

A l'aube du XVII^e siècle, le politique domine encore, toujours lié au pouvoir spirituel. "L'honnête homme" est une valeur refuge. Il n'est qu'à considérer le succès que connut *Le Cid*. "On ne parlait que de cette pièce extraordinaire, on l'apprenait par coeur, on la faisait apprendre aux enfants..." a écrit Robert Brasillach (qui ne se doutait évidemment pas qu'un jour, la Pléiade censurerait Chimène...) dans son fameux *Corneille*.

Jean-Paul Mathiss,

Ecrits de Paris n°654, mai 2003**Le scandale Bardot: chute ou rédemption d'une star ?**

(...)

On doute cependant que l'auteur d'*Un cri dans le silence* bénéficie de la même indulgence car, à ces "dérapages racistes", Brigitte Bardot en ajoute d'autres plus graves encore. Elle rend ainsi hommage à Robert Brasillach "fusillé à 35 ans, forme d'assassinat qui nous fit perdre un auteur particulièrement talentueux où poésie et mal de vivre engendraient des chefs-d'oeuvre".

Jérôme Bourbon

Ecrits de Paris n° 655, juin 2003**Le sang d'un poète**

C'est le titre du dernier Cahier des Amis de Robert Brasillach. Dans son éditorial, Philippe Junod, successeur de Pierre Favre comme président de l'association, justifie le retard de sa publication tout en soulignant que cette association, fondée en Suisse en 1948, dépasse les cinquante ans.

Ce Cahier est un magnifique hommage pour celui que l'on s'acharne à calomnier ! Comme en témoigne le récent ouvrage de l'universitaire américaine Alice Kaplan, dont la judéité a sans doute été sensible à la désinformation ressassée à propos de la phrase de Brasillach sur les juifs «à ne pas séparer de leurs petits» Phrase que Suzanne Bardèche et Jean Madiran replacent dans son contexte. Mais il n'est pire sourd... Le sommaire du Cahier est très riche sur les différentes facettes de Brasillach. Le poète (traité par Georges Laffly), l'amateur d'arts plastiques (Cécile Dugas), l'amateur de cinéma (Phillipe d'Hugues), de théâtre. Ont été retrouvés et publiés de nombreux articles sur ces sujets parus dans la *Revue Universelle* de 1933 à 1939. Brasillach y a souvent la dent dure. Ce qui, plus tard, ne lui fut pas pardonné. Anne Brassié traite de Brasillach romancier, Séverine Souville de Brasillach et des Espagnes (thème de son mémoire de maîtrise). Le britannique Peter Tame compare le poète assassiné et Roger Vailland, ami puis adversaire peu fraternel.

Il faudrait citer toutes les contributions. De Pierre Pellissier, Willy-

Vient de paraître :**Henri Poulain****Entre Céline et Brasillach**

"Quand reviendront des jours paisibles, je ne me battraï plus que pour deux choses : le drapeau noir et les copains".

Henri Poulain

(cité par Robert Brasillach dans *Lettre à un soldat de la classe 60*)

Bravo et surtout merci à notre ami Marc Laudelout, directeur du *Bulletin célinien*, et à sa charmante épouse Arina, d'avoir publié ce témoignage inédit d'un fidèle parmi les fidèles des ARB, Henri Poulain (1912-1987), qui a bien connu Louis-Ferdinand Céline et fut un proche du poète de Fresnes, avant-guerre et pendant l'Occupation. Secrétaire de rédaction de *Je suis partout*, il suivit Brasillach lorsque celui-ci quitta l'hebdomadaire en août 1943. "C'était à mon sens, dira Céline, le plus intelligent et le plus intéressant de toute la Rédaction".

Le texte présenté ici et intitulé "La vraie patrie des entêtés..." date de 1964, mais ne sera jamais publié dans le second tome des *Cahiers de l'Herne* consacré à Céline. Grâce à Jacques Roederer, exécuteur testamentaire de Poulain, nous découvrons quelques correspondances inédites où sont notamment évoquées l'amitié et les années heureuses avec Brasillach : "Je pense ce soir à nos rentrées de l'imprimerie, quand le travail était terminé, je pense aux querelles auxquelles nous avons pris part ensemble, et aussi, dans votre ancien atelier de la rue du Dragon, aux fêtes danoises de la Sirène".

Bien que recherché à la Libération et vivant dans la clandestinité, il interviendra une dernière fois auprès de Mauriac pour tenter de sauver Brasillach qui lui écrit la veille de son exécution : *Encore un mot, cher Henri, je ne puis te quitter comme cela (...) Il ne faut rien regretter. Tu sais, toi, pourquoi je ne suis pas parti, pourquoi j'ai voulu rester malgré tout, bien que je sois peu confiant dans un monde qui ne me dit rien. Il était fou de croire de sa part à un geste de compréhension et d'intelligence. (...) Ta tâche, à toi, sera de dire à ceux qui m'ont mal connu, ou qui ne m'ont pas connu du tout, ce que j'ai été. Et surtout d'essayer d'être heureux*".

Ce texte est complété par un excellent dossier sur les relations souvent houleuses entre Céline et Brasillach.

Quant à Henri Poulain, sa silhouette et son franc parler hanteront encore longtemps, pour ceux qui l'ont connu, nos assemblées générales...

(Henri Poulain, *Entre Céline et Brasillach*, *Le Bulletin Célinien*, 2003, 115 p., 20 € + 5 € de port. Disponible à l'adresse des ARB)

Paul Romain, Louis Vedrines, Pierre Maugué dont le titre de l'étude, emprunté à Jean Cocteau (sur l'itinéraire engagé de l'auteur de *Notre Avant-guerre*) a été repris par le Cahier.

Camille Galic expose les ressemblances et les différences entre *Je suis partout* et *Rivarol*. Alain de Benoist, avec son érudition notoire, a rédigé une copieuse bibliographie des éditions et rééditions de l'œuvre complète de Brasillach (romans, essais, théâtre) des biographies (favorables ou critiques) qui lui ont été consacrées ainsi que des nombreux travaux universitaires où il est étudié ou cité.

Tout ce riche ensemble prouve s'il en était besoin que, plus d'un demi-siècle après son exécution le 6 février 1945, le « sang du poète » n'a pas séché, qu'il continue de couler. Suscitant envers et contre tous de riches fidélités, comme l'a dit Anne Brassié, nouveau président des « Amis de RIVAROL », dans les colonnes de cet hebdomadaire le 30 novembre dernier.

J.-P.A.

Ecrit de Paris n°639, Janvier 2002**De Moulin en Cordier**

(...)

Pour Cordier, il ne reste plus beaucoup de collaborateurs, mais ils ont des «épigones» et «même maintenant, cela fait du monde.» Et il admet avoir approuvé la condamnation à mort et l'exécution de Brasillach qui «avait souhaité la victoire allemande et l'extermination des juifs» (sic), précisant : «L'honneur d'un intellectuel est de répondre de ses écrits.» Ce que nul ne peut justement contester à Brasillach.

Rivarol n°2629 du 4 juillet 2003

"Jean Moulin sur TF1"

Histoire d'une droite extrême

Le Front national est l'héritier d'une longue tradition nationaliste qui puise son idéologie chez d'anciens théoriciens tels que Brasillach ou Charles Maurras... Il s'inspire également de l'expérience pétainiste tentée par la France entre 1940 et 1945. Travail, famille, patrie, antisémitisme et rejet de l'étranger, ces valeurs servent toujours de ciment à l'idéologie d'extrême droite...

Téléstar, 13 mars 2002; *Arte*, Les mercredis de l'Histoire, documentaire français

Notre confrère Henri Poulain nous a quittés

Notre ami Henri Poulain vient de mourir à Genève. Ce journaliste à la plume alerte et acidulée avait connu les grandes figures du Paris politico-artistique de l'entre-deux-guerres. Né à Mortin (Manche) le 31 août 1912, Poulain a poursuivi ses études universitaires à Paris. Il fut le co-disciple de Georges Pompidou et de Léopold Sédar Senghor avec lequel il a entretenu une fructueuse correspondance.

Ces lettres du poète-président sénégalais font partie du « trésor » que Poulain conservait vaillamment dans son logis carougeois. Trésor où l'on retrouve aussi des messages signés Jouvét, Céline, Brasillach...

Fidèle en amitié, Henri Poulain l'était aussi en politique. Ardent royaliste, il était partisan de la branche bourbonnière, la seule dynastie légitime à ses yeux. Il faisait partie de ces anarchistes de droite qui, tout en appréciant que très modérément l'idée même de l'ordre, ne la supportaient que si elle était incarnée par un personnage qui tenait sa légitimité non des hommes mais de Dieu.

L'ami Poulain était un maître ès-canular, un art bien perdu aujourd'hui où l'on préfère le rire gras et rapide à la Collaro à la lente et subtile élaboration d'une farce dont la dérision constitue l'arme de pointe. Avec ses copains – dont certains sont devenus des vedettes de l'ordre établi – il orchestrait de redoutables chahuts au Quartier Latin.

C'est le plus naturellement du monde que la carrière d'Henri Poulain s'est dirigée vers le journalisme. Ami très proche de l'écrivain Robert Brasillach – qui fut fusillé à la Libération pour faits de collaboration malgré l'intervention d'André Malraux' – Poulain en est devenu très rapidement le bras droit et collabora notamment à Gringoire avant la guerre.

Son terrain d'élection journalistique : le cinéma et surtout, le théâtre. Il a rencontré tout ce que Paris comprenait d'artistes prestigieux. Poulain en a tiré de précieux et amusants souvenirs.

À la fin de la Deuxième Guerre Mondiale, Henri Poulain a débarqué à Genève. Condamné à la Libération par une justice hâtive et tourmentée, il décide quelques années plus tard de se présenter devant ses juges. Ceux-ci ont reconnu bien vite l'inanité des accusations portées contre lui en 1945 et ils l'ont acquitté.

Après avoir enseigné, Poulain a été responsable de la publication chez Patek Philippe. C'est le 4 décembre 1965 qu'il a renoué avec le journalisme en entrant à la Tribune de Genève : il a retrouvé alors avec joie ses premières amours, la chronique théâtrale. Il a également donné des critiques littéraires qui étaient un exemple de concision amusée et de précision jubilatoire. Puis, le 7 septembre 1977, il a quitté son bureau pour partir à la retraite.

Nous n'entendrons donc plus Henri Poulain vanter les mérites de son cher Carouge. Nous ne verrons plus sa casquette au détour d'un couloir de la Tribune. C'est un témoin plein de finesse, d'esprit et d'amitié du Paris-lumières qui a quitté notre vie. Notre vie, mais pas notre mémoire.

Jean-Noël CUÉNOD
(*Tribune de Genève*, 22 avril 1987)

Notes

1. Confusion avec François Mauriac
2. Sous l'occupation, Henri Poulain fut secrétaire de rédaction et gérant de l'hebdomadaire *Je suis partout* où il écrivit également des articles politiques.

Lundi 3 février 2003. J'entre dans ma semaine tragique. En apparence, rien n'est changé. Je vais, je viens, je vaque vaguement. Je lis. Je rêve. Je suis la télé d'un derrière distrait. Je réponds au téléphone: "Ca va? - Ca va.- Alors ça va. - Accroche-toi, fils", dit Tonton. C'est lui qui retourne à l'hôpital, la caserne de la retraite. En vérité, je suis ailleurs. Comme tous les ans, jusqu'au 6 février, 9 heures 48, j'hiberne dans ma machine à remonter le temps. J'écoute mon vieux phono à pile : *Douce France!*... et puis une chanson encore plus vieille que moi : *J'avais un camarade*... C'est un air qui me serre le coeur, malgré ses piles.

Est-ce le climat général ? Ce pèlerinage rituel à la prison de Fresnes, et au stand de tir de Montrouge, me paraît encore plus lourd de tristesse et de dérision. Pourquoi ? Sous les mots d'aujourd'hui j'entends les mots d'alors. Dans la grisaille froide de l'hiver traînent des rires et des sanglots, des voix légères, des voix amères, beaucoup de ricanements aussi. Quand le ricanement devient la principale arme de défense, il y a du souci à se faire... Des ectoplasmes passent qui rappellent des fantômes. Des similitudes s'ébauchent. Des ressemblances se dessinent. Elles suscitent l'amalgame. Ca clone méchant dans le devoir de mémoire.

Nous voici donc devant une nouvelle guerre-éclair. La dernière dura sept ans. La prochaine, on l'ignore. Cent ans ? Perpète ? Le pire n'est pas toujours impossible. Entre les Etats-Unis d'Amérique, maîtres de la mer, de la terre, du ciel, et de la banque, donc des nations les plus friquées de cette vallée de larmes, et un terrorisme disparate mais planétaire, tenant les caves, les bidonvilles, les ruines, les gourbis, les grottes, les forêts et les nuits sans lune, le conflit peut durer. Le match au finish, robots contre hommes mutant sous-hommes, réservera des surprises. La guerre contre la guérilla engendrera un état d'insécurité économique endémique,

totale et tous azimuts. Le monde s'y fera. Il s'y fait déjà. On se fait à tout. Il y aura des périodes d'accalmie, pour le commerce, les soldes, la Fête des mères. Elles seront suivies de périodes d'intensité active, comme les volcans, pour redonner goût à l'épargne et à la défense de nos valeurs. Les Amerlocks, qu'on est bien obligé de baptiser les Amershylocks, sont prêts. Ils tiennent l'Axe du Bien, Washington-Tel-Aviv. Ils ont les armes absolues et l'argent. Ils vont avoir l'exclusivité du pétrole jusqu'à extinction des puits. Ils ont gagné la Deuxième Guerre mondiale contre des ennemis autrement redoutables que l'Irak. Ils vont gagner celle-ci, les doigts dans le nez. Il y a de la place. Ils gagnent toujours, sur tous les tableaux, à n'importe quel prix. Ce sont les autres qui saignent et qui casquent... Ce ne sera pas *Féerie* mais *Tragédie pour une autre fois* qu'on va nous jouer et les derniers massacres seront sans bagatelles. Merci Ferdinand de nous avoir affranchis. Ca me rappelle tant de choses à trois jours de l'anniversaire... Le cinquante-septième anniversaire de la mort qui aura le plus marqué ma vie.

*

Robert Brasillach fut fusillé, au fort de Montrouge, le 6 février 1945, par un peloton de soldats français en mission d'exécution commandée par la coalition au pouvoir. Elle se composait de gaullistes, de communistes, de socialistes et de chrétiens, démocrates de surcroît. J'espère n'oublier personne. Dans le cas contraire, le lecteur peut compléter. Brasillach aurait eu 36 ans au mois de mars. Ecrivain et journaliste, français (comme les soldats), il laissait une oeuvre diverse, originale et remarquable. Deux livres de souvenirs, émouvants de jeunesse que la mort rendait plus précieuse encore; des poèmes, dont les célèbres *Poèmes de Fresnes* que tint à enregistrer Pierre Fresnay; neuf romans riches de promesses, de vie, d'apprentissages; deux livres sur le cinéma; un autre sur le

théâtre; des pièces; une Jeanne d'Arc où se mêlaient le présent et le passé; l'Anthologie de la poésie grecque; des milliers d'articles, de reportages (dont l'un, sur Katyn, a dû peser sur son destin); des études sur les écrivains qui faisaient de lui un des premiers critiques de son temps (*Corneille, Les Quatre Juedis*); huit années de feuilleton littéraire hebdomadaire à "L'Action française"... Un pareil travail permettait de mesurer celui que ce jeune homme accomplirait si la vie ne lui était pas ôtée. Cet aspect du drame ne retint ni l'attention des jurés ni celle des magistrats. Avec l'aval de François de Menthon, ministre de la justice démocrate-chrétien, les premiers avient été choisis sur des listes d'adversaires fournies par le parti communiste. Dans une situation de guerre civile, ça ne pardonne pas. Les seconds voulaient faire oublier qu'ils avaient prêté serment au maréchal Pétain.

Ce matin du 6 février 1945, l'air est gris et froid. Brasillach porte une écharpe de laine rouge autour du cou, sur un pardessus bleu marine. Le soldat chargé de lui lier les mains au poteau n'y arrive pas. Il doit avoir les doigts gourds. L'officier commandant la mise à mort appelle le maréchal-des-logis. Celui-ci ne réussit pas du premier coup. Les secondes sont terribles. Robert se tient droit devant son poteau. Il a la tête haute, pâle, mais fier... Me Isorni, son avocat, qui l'assiste jusqu'au bout, donna plus tard tous les détails. Le greffier lit l'arrêt qui rejette le pourvoi. Robert lui répond. Au peloton il crie: "*Courage!*" Il en faut quand on est douze, avec des fusils, et qu'on doit tuer un homme ligoté et sans arme. Pour lui il crie aussi: "*Vive la France!*" Que peut crier d'autre un nationaliste français ? Le feu de salve explose. Le haut du corps se sépare du poteau. Il semble se dresser vers le ciel. La bouche se crispe. Le maréchal-des-logis se précipite. Il donne le coup de grâce. Quand le condamné à mort n'a pas été gracié, c'est la règle. Une grosse larme de sang goutte sur le front. Le

corps a glissé au pied du poteau. On l'enlève pour l'emporter au cimetière de Thiais. Il sera enfoui, anonyme, dans le quartier des suppliciés. Vive la France!

*

L'instruction s'était contentée d'une heure et demie pour interroger l'inculpé et lui permettre de répondre aux questions posées sur un bon millier d'articles.

Le 19 janvier 1945, la délibération fut encore plus rapide. Il lui suffit de vingt minutes. Robert Brasillach était condamné à mort pour intelligence avec l'ennemi. L'intelligence avec l'ennemi. L'intelligence, nul ne doutait qu'il en eût. Avec l'ennemi, c'était moins établi. L'ennemi n'existait plus. Le traité d'armistice signé le 22 juin 1940 par le Troisième Reich allemand et la Troisième République française le mettait entre parenthèses. En droit, l'article 75 ne s'appliquait pas à Brasillach. Mais que vaut le droit dans la guerre civile ? Que valait-il devant l'énormité des crimes perpétrés, en série, avec préméditation par l'accusé ?

Ces crimes n'étaient pas discutés. Non seulement Brasillach ne les niait pas mais il les revendiquait. De 1941 à 1944, il n'avait cessé de dénoncer l'entrée de la France dans la guerre et les influences qui, après nous avoir désarmés, nous y poussèrent. Il en profitait pour répéter le peu d'affection qu'il nourrissait pour l'Amérique et Israël. Voici un exemple. A un "Français naïf" il écrivait: "*L'Amérique t'a trompé... Personne ne t'a trompé plus cruellement que l'Amérique... Elle a exploité les divisions de l'Europe qui profitaient à ses marchands de machines et à ses acheteurs d'or. Elle te méprise du haut de ses dollars... de ses bandits, de ses trafiquants, de ses nègres et lyncheurs de nègres, de ses puritains et de ses divorces à la vapeur et avant tout du haut de ses Juifs.*"

Le mot tabou était jeté. S'il parlait de "*l'énergie américaine*", des "*solides qualités de la race*", "*des beaux exemples humains (donnés) par les pionniers et les défricheurs de terre*", le "*malheureux Brasillach*" (comme disait Mauriac) revenait vite à son obsession : "*A côté de cette Amérique créatrice, il y a une Amérique abominable, le ramassis de tous les ghettos de l'Europe centrale, la presse juive, la radio juive, le cinéma juif, les affaires juives, découvrant leur drapeau d'élection dans la bannière étoilée.*" (1).

Aujourd'hui ces imprécations épouvantables conduisent Brasillach devant la XVII^e Chambre correctionnelle. Elles tombent sous les coups (et le coût) de la loi Fabius-Gayssot qui punit sévèrement la xénophobie, la discrimination raciale et l'antisémitisme. Brasillach serait condamné à de lourdes amendes, à des dommages-intérêts importants et à de la prison ferme. En 1945, quoique le délit de xénophobie fût à géométrie variable - ce qui permettait de déclarer qu' "*il n'y avait de bons Allemands que morts!*" en toute impunité - rien que la mort n'était capable d'expier ce forfait.

Cette perspective n'arrêta pas Brasillach. Au spectacle de la jeunesse allemande se sacrifiant de la mer Noire à la Baltique pour empêcher l'Armée rouge, équipée et véhiculée par l'Amérique, de débouler jusqu'à Brest en passant par les Galeries Lafayette, le "*malheureux*" crut utile d'en rajouter. De "*collaborateur de raison*" il était devenu "*collaborateur de coeur*", écrivait-il. Alors que les Allemands passaient d'une victoire probable à une défaite quasi certaine, il ajouta : "*Indépendamment des fluctuations de la guerre... la France doit s'entendre d'avance avec l'Allemagne pour former avec elle le syndicat des vaincus si le malheur le voulait, pour former avec elle une unité de l'Occident fort dans l'autre cas.*" (2).

Une pareille obstination dans l'erreur ne pouvait se terminer que devant les fusils de Montrouge. Si seulement il avait attendu 58 ans! Ces mêmes fusils lui auraient présenté les honneurs. Et, qui plus est, au commandement du président Chirac. C'est lui qui aujourd'hui privilégie le syndicat France-Allemagne, union n° 1 d'un Occident fort, expression du couple franco-allemand dont le premier enfant sera la nationalité commune. Le fusillé n'aurait pas osé. Comme le temps passe... Quel avenir aurait été le sien s'il n'était pas allé se livrer aux bourreaux parce qu'ils avaient arrêté sa mère à sa place ! Deux jours avant la fin, à Fresnes, au rez-de-chaussée de la première division, dans cette cellule où je l'ai vu pour la dernière fois, il écrivait: "*Tout, quand vous voulez, Seigneur, est possible.*" Mais le seigneur ne le voulut pas et ça saigna.

Voilà, cher Robert, mon cadeau d'anniversaire. Le cinquante-septième, le dernier peut-être... Qui sait ? Quand on aborde ces rivages de l'âge, comment n'y penserait-on pas ? Où qu'on se tourne et retourne, on marche dans un cimetière. Encore une chanson pour mon phono. Fréhel ? Tu te souviens ? Sa voix rauque, veloutée Gauloises-perniflard... Où sont-ils donc tous mes copains ? Si je me permets de te le dire, c'est qu'on ne t'a pas laissé le temps de découvrir les privilèges de la vieillesse.

François BRIGNEAU

(1) *L'amitié du Tartuffe américain est une calamité sans remède.* "Je suis Partout", 21 avril 1941.

(2) *Naissance d'un sentiment.* "Révolution nationale", 4 septembre 1943.

Georges Robert

Journaliste et écrivain qui vécut longtemps en Afrique du Nord et termina sa carrière comme urbaniste à Montréal. Quant à Marcel Aymé, si on lui reprocha *son silence en présence des autres*, il n'avait certes pas ce défaut dans ses écrits.

Présentation

Dans ces entretiens imaginaires, George Robert pose des questions fictives pour présenter des passages de Marcel Aymé sur divers thèmes, dont la justice et le don d'écrire.

Par le sens aigu de la justice dont il a fait preuve dans ses oeuvres comme dans *vie*, Marcel Aymé s'élève jusqu'à Aristophane. Une pièce comme *La Tête des autres* donne du poids et du relief à ses efforts pour obtenir la grâce de l'écrivain Robert Brasillach. Cette affaire est pour lui l'occasion de porter un jugement lucide sur l'épuration dans la France d'après la guerre de 1939-1945.

N. B. Les questions et les commentaires de Georges Robert sont en italique, les passages tirés de l'oeuvre de Marcel Aymé sont en caractère normal.

Extrait

Dieu sait que j'ai fait de mon mieux pour éviter toute ressemblance avec des personnages réels, mais je ne peux pas faire que je ne sois pas de mon époque.

Texte

Quand ce lumineux poète, cet écrivain de race qu'est Brasillach fut condamné à mort en 1945, je comptais puérilement sur le seul homme qui put le sauver, le général de Gaulle. J'aurais dû me méfier. C'était le seul militaire qui avait un style et par cela même, à son insu, il s'identifiait aux hommes de lettres que j'avais vu se jalouser, s'accuser, s'éliminer, en un mot se haïr... Je crus que le général de Gaulle n'était pas absolument indifférent à la littérature et qu'il aimerait gracier un écrivain innocent. On ne pouvait se tromper plus lourdement. À lui aussi la vie d'un poète était peu de chose, et importait infiniment moins qu'un témoignage de satisfaction du Parti Communiste. Peut-être aussi qu'il avait du goût pour les exécutions. Durant le temps qu'il fut au pouvoir, on chercherait en vain dans sa vie publique, la moindre manifestation de générosité, de bonté, le plus petit élan de pitié ou de charité. L'homme est sec. À la Libération et à cette ruée des médiocres qui l'accompagnait, la délation et la bassesse furent érigées en système. C'était comme un grand concours d'ignominies, comités d'épuration, comité National des Écrivains d'obédience communiste rivalisèrent dans l'odieux... La Société des Gens de Lettres, en véritable fille soumise, n'éleva jamais la voix. L'Académie française se déshonorait fiévreusement en éjectant de son sein les écrivains persécutés qu'elle avait révérencieusement traités sous l'occupation. À l'Académie Goncourt, la peur et la prudence se doublaient d'un empressement servile dans

l'accomplissement des basses besognes d'auto-épuration. Dans le cinéma, il y eut une procédure bien particulière. On fit comparaître devant un tribunal composé de travailleurs manuels de la Profession, tous les metteurs en scène, scénaristes et dialoguistes. Pour ma part, ayant vendu un scénario à la Continental Films (société allemande), je fus condamné à un «blâme sans affichage», tenez-vous bien, pour avoir favorisé les desseins de l'ennemi. C'était en 1946. Or en 1949, donc trois ans plus tard, le ministre de l'Éducation nationale me manifestait son désir de me décorer de la Légion d'Honneur, et vers la même époque, monsieur Vincent Auriol, alors président de la République, croyait devoir m'inviter à l'Élysée. Par respect pour l'État et pour la République, il me fallut refuser ces flatteuses distinctions, qui seraient allées à un traître ayant «favorisé les desseins de l'ennemi». Je regrette à présent de n'avoir pas motivé mon refus et dénoncé publiquement à grands cris de putois, l'inconséquence de ces très hauts personnages dont la main gauche ignore les coups portés par la main droite. Si c'était à refaire, je les mettrais en garde contre l'extrême légèreté avec laquelle ils se jettent à la tête d'un mauvais Français comme moi, et pendant que j'y serais, une bonne fois pour n'avoir plus à y revenir, pour ne plus me retrouver dans le cas d'avoir à refuser d'aussi désirables faveurs, je les prierais qu'ils voulussent bien, leur Légion d'Honneur, se la carrer dans le train, comme aussi leurs plaisirs élyséens.

Marcel Aymé et Brasillach

Aux questions que posera cette lettre, l'avenir seul pourra répondre. Toi qui la liras, et qui seras peut-être vivant dans un monde où l'honnêteté intellectuelle aura reparu (tous les miracles sont possibles), tu auras sans doute fait ton choix, et tu regarderas nos troubles qui auront entouré ton enfance, avec le regard historique que nous avons, nous, pour la première des grandes guerres du siècle. Je te demande de ne pas mépriser les vérités que nous avons cherchées, les accords que nous avons voulu au-delà de tous les désaccords, et de conserver les deux seules vertus auxquelles je crois, la hauteur et l'espérance.

J'ignore quelle fut au juste l'enfance de Brasillach, mais tout me donne à croire qu'elle a été heureuse. Il aimait sa mère autant qu'il en était aimé, et quant aux études, toujours très bien noté, il vivait en paix avec sa conscience. Pour un enfant, il n'existe pas de bonheur plus complet. Nos quelques rencontres, trop rares, d'entre 1930 et 1945 m'ont d'ailleurs laissé le souvenir d'un enfant heureux qui avait grandi et s'était épanoui. Il y avait en lui, peut-être tout extérieurement, une gaieté, un entrain à vivre et, plus au fond, une grande confiance qui faisait penser à un enfant, la confiance d'un garçon qu'en ses premières années ni la vie ni son entourage ne devaient jamais avoir déçu.

À ce propos, Bardèche souligne l'importance de la place que tient la mère de Robert Brasillach dans l'oeuvre de son fils. Non seulement elle y est évoquée sous des noms différents, mais c'est

aussi un peu de sa sensibilité et de son langage qui reviennent parfois sous la plume du romancier. Ce sont là des faits que le lecteur le plus attentif, s'il n'appartient à la famille, ne peut pas connaître et que j'ignorerais, pour ma part, sans le secours de Maurice Bardèche.

Il est difficile et souvent périlleux de dire quelles influences se sont exercées sur un jeune écrivain. On est naturellement tenté de nommer les plus illustres de ses contemporains. En 1930, indubitablement, Gide tenait la corde. Parlant de son beau-frère, Bardèche écrit: il y avait en lui une disposition au paganisme que *Les nourritures terrestres* assurément ne révoltaient point. Et il trouve qu'entre Gide et le jeune écrivain, sur le plan littéraire, c'est un bout de chemin en commun qui eût été la relation la plus naturelle. De façon assez curieuse, Bardèche semble regretter que Brasillach n'ait pas été porté par le message grandiose que découvraient dans l'oeuvre gidienne les très grands critiques de l'époque et les concierges lettrées. En tout cas, il fait cette constatation que l'influence de Gide est absente des premiers romans aussi bien que des suivants. Pour l'influence de Barrès, il la reconnaît sans hésitation dans *Le voleur d'étincelles*, quoique dans ce premier roman publié, l'inspiration barrésienne paraisse plus volontaire que vraiment profonde. Mais il semble que ce soit à Colette qu'ait été donné d'éveiller dans la sensibilité du jeune romancier les plus riches harmoniques. Écoutons ce qu'en dit Bardèche: «Elle avait été un des dieux de son adolescence... son admiration était restée aussi vive... Il avait appris d'elle une certaine manière de peindre, de restituer les objets et les sensations avec toute leur saveur, une certaine manière de sentir les choses, les lieux, de les flairer, tout un côté animal qu'il y a chez Colette...»

Maurice Bardèche, beau-frère de Brasillach, fut son condisciple à Normale, son ami et son collaborateur - ils écrivirent ensemble *Histoire de la guerre d'Espagne* et *Histoire du cinéma*. Aussi sait-il tout de la genèse de l'oeuvre et des sources d'inspiration de l'auteur, en tout cas tout ce qu'il est possible d'en connaître.

Certes, il était de nature assez indolent et avait tendance à accepter avec fatalisme ce que la vie lui apportait. Ce sont là d'excellentes dispositions pour comprendre que depuis cinquante ans, tous les partis politiques, aussi bien communiste que fasciste ou monarchiste ou radical, sont contre l'homme, contre tous ses intérêts, contre sa vie.

Au moins, le parti monarchiste avait-il, en France, l'avantage d'être un volcan éteint, Brasillach s'y est-il trouvé trop tranquille et sa quiétude, son honneur lui ont-ils paru suspects Céline disait que les hommes sont fascinés par ce qui les détruit. Brasillach, sensible à la poésie des choses familières, au murmure des tendresses confidentielles, et qui se méfiait volontiers des excès de littérature, s'embarque tout à coup dans un bateau politique. Je dis tout à coup, parce qu'après les quatre premiers romans nourris de la même inspiration, on se plonge dans un cinquième, et ce sont *les Sept couleurs* qui claquent au vent de l'aventure. C'est, sur

un même sujet, un plaisant assemblage des genres, du roman proprement dit au discours, en passant par le journal et le dialogue théâtral.

Rares sont les écrivains qui ne lésinent pas quand une cause juste, dont la défense est rendue périlleuse par la disproportion des forces en présence, se trouve sans partisan. Marcel Aymé est de ceux-là.

Il observe, de son oeil impavide, les représentants de l'ordre en place refermer leurs rets sur la victime qui s'est maladroitement proposée à leur vigilance.

Il attend de voir à quelles extrémités se laisseront aller les corps de répression du régime, il jauge également la capacité de résistance du pourchassé, et si celui-ci mérite d'être soutenu, brusquement, il sort de son immobilité de puma pour bondir dans la lice, s'emparer des couleurs du perdant et se battre pour lui sans avoir toujours auparavant nécessairement partagé ses convictions. Dès lors qu'il se substitue à celui de la présence duquel il est le mainteneur courageux, il s'identifie à lui au point de rompre des lances mieux qu'il ne l'aurait jamais fait pour lui-même.

La cause qu'il défend lui devient sacrée et il n'aura de repos que justice, enfin, soit rendue.

Il est mort sous les balles du peloton d'exécution. Je ne reproche pas à son choix politique une mort imputable à de mauvais juges, mais je lui reproche d'avoir inspiré des paroles de violence à un être pétri de bonté et de bienveillance, à celui qui fut le romancier de la tendresse.

Du point de vue gaulliste comme du point de vue communiste, il y avait à redire dans les activités journalistiques de Robert Brasillach et même de quoi entrer en fureur. Mais quand la Justice est vraiment la Justice ou même si elle l'est seulement un peu, elle n'a pas à savoir si l'inculpé heurte la sensibilité des uns ou des autres. Ses chemins sont tracés en dehors des partis. Pour mettre un frein à la fureur des justiciers de comités, Jean Paulhan proclamait le droit à l'erreur...

... le juge d'instruction avait laborieusement établi un dossier si bien gonflé de vent et de falibourdes qu'on n'arrivait pas à mettre la main sur un procureur qui voulût bien se charger de soutenir l'accusation devant la cour de justice. Dans sa prison, n'ayant que peu d'illusions sur le sort qu'on lui préparait, mais nourrissant un faible espoir entretenu par les formalités de l'instruction, Robert Brasillach écrivait:

«Et pour moi-même, j'avais beau ne pas aimer la vieillesse, me dire qu'un point final est parfois mis assez tôt avant la décrépitude et la maladie, les visages aimés qui me souriaient à travers l'angoisse me retenaient d'un lien amer et doux.» (*Journal d'un homme occupé*).

Enfin, on trouva le procureur dévoué qui accepta de plaider pour la mort. On put donc jouer la comédie du procès. Le résultat étant ce qu'on pouvait attendre, il restait un espoir, celui d'obtenir la grâce du général qui nous arrivait d'Angleterre. Là-bas, durant les quatre ans qu'il s'était tenu éloigné de la patrie envahie, avec quelle chaude tendresse n'avait-il pas pensé à ses frères de France et singulièrement à ses pauvres frères égarés! Par malheur, ce grand homme au grand coeur animé d'une grande foi chrétienne craignait de se laisser aller à son aimable naturel. Il redoutait l'excès de sa bonté. Tel est le grand secret que les dévotieuses investigations de François Mauriac n'avaient pas réussi à percer: Le général est trop bon. Connaissant sa faiblesse, il prend sur lui et réagit avec vigueur, avec alacrité. Il emplit les prisons, crée des tribunaux d'exception, fait condamner à des siècles d'emprisonnement et fusiller.

«Non, décidément, dans cet univers atroce, il fallait encore croire à quelque chose, et cette chose demeurait bien l'amitié humaine, la tendresse.» (*Journal d'un homme occupé*).

Vingt ans ont passé depuis la mort du jeune écrivain. Le général est toujours trop bon.

Mieux vaut être, au regard de la justice, un gros profiteur du mur de l'Atlantique qu'un écrivain honnête. Si vous êtes accusé d'avoir bétonné et casematé le rivage atlantique pour le compte des Allemands, l'affaire peut s'arranger, l'accusation peut très bien être abandonnée. Mais, si, écrivain, vous émettez des doutes sur la valeur de certains thèmes de propagande, alors pas de pitié, pas de rémission et pas d'acquiescement qui tienne.

Un seul refusa, ce fut M. Picasso, le peintre. Comme je lui demandais avec toute la déférence à laquelle il est accoutumé de signer cette pétition pour le salut d'un condamné à mort, il me répondit qu'il ne voulait pas être mêlé à une affaire qui ne le regardait pas. Sans doute avait-il raison. Ses toiles s'étaient admirablement vendues sous l'occupation et les Allemands les avaient fort recherchées. En quoi la mort d'un poète français pouvait-elle le concerner?

Une connaissance encyclopédique si profonde et si lucide de tout ce qui est du domaine de l'être et des lettres françaises est probablement sans égale en France... Un accord aussi rare de dons exceptionnels, surtout chez un homme encore jeune...

Nombre d'écrivains ne le sont que par raccroc, parce qu'au temps de leur jeunesse, ils n'ont rien trouvé de mieux pour occuper leurs loisirs et qu'ils se sont laissés prendre à ce qui, dans leur esprit, n'avait été qu'un jeu. Robert Brasillach, lui, s'est essayé au roman à un âge où les autres garçons trouvent plutôt leur plaisir à taper dans un ballon...

À ce propos, admirons qu'il ait excellé aussi bien dans le roman que dans la poésie, dans le théâtre, la critique, la polémique, l'histoire, le journalisme. Rappelons qu'en dehors des *Sept couleurs*, où cette rhapsodie fut pour lui un jeu et une coquetterie,

il a réalisé une oeuvre importante dans chacun des genres précités. L'étonnante diversité de ses dons, l'aisance et la maîtrise avec lesquelles il les a constamment exercés, font supposer chez lui une vaste culture, une instinctive connaissance du vrai et enfin une extraordinaire puissance de travail. En effet, il a dû énormément travailler en ces quinze années où il a écrit la valeur de trente à trente-cinq volumes tout en faisant face à des obligations journalistiques, en lisant force livres (ne fût-ce que pour sa chronique littéraire) et en allant régulièrement au théâtre et au cinéma. Ce qui est confondant, c'est que dans ce prodigieux labeur, dans cette dévoration, il soit constamment égal à lui-même et, quoi qu'il écrive, conserve la même rigueur et la même séduction. Combien à sa place, dans cette multiplicité de travaux, auraient perdu leur talent, leur qualité et leur unité. Si Brasillach a su se préserver, être fidèle à soi-même, c'est sans doute parce qu'il l'était resté à ce qu'il appelait les bêtes de la famille. Il a écrit dans *Le voleur d'étincelles*: «On ne connaît personne si on ne connaît sa mère et son enfance. Car c'est là que les bêtes en cercle vivent...» Et lui, il sait très bien qu'il peut avoir tel souci étrange, aimer tel être nouveau, rien ne lui est plus personnel que l'incantation troublante que lui murmurent à telle heure du jour les «bêtes de la famille». Il voyait dans ces bêtes-là une réalité mystique, assurément contestable, mais qui recouvre une réalité physiologique certaine. Faire confiance aux bêtes de la famille, c'était, dans son esprit, s'en remettre de tout à son instinct profond.

Une seule fois, Robert Brasillach manqua à écouter les bêtes de sa famille pour tendre l'oreille aux raisons spéculatives de la politique. Ce ne sont pas ses bêtes, j'en suis sûr, qui l'on poussé dans l'arène.

Marcel Aymé et la justice

Je me rappelle ma surprise et ma gêne quand j'assistai pour la première fois à une audience de tribunal correctionnel. Deux prévenues se succédèrent au banc des accusés. Interrogeant la première, le président dit : «Madame Untel...» et s'adressant à la seconde : «Femme Untel».

Magistrature debout est un euphémisme pour magistrature à genoux ou à plat ventre (...) Apparemment que si l'État s'est réservé la possibilité d'avoir des magistrats à sa botte, ce n'est pas pour des queues de prune, mais pour s'en servir le cas échéant. Pour lui, la magistrature assise, inamovible, c'est l'épouse légitime qui a le droit de porter un peu la culotte; l'autre, la magistrature debout, c'est la concubine dont on peut tout exiger, même les positions les plus humiliantes (...)

Nous savons maintenant que la révolte des consciences est affaire de mode, de coquetterie, d'opportunité, qu'elle n'a pas de signification plus profonde que le pli d'un pantalon. En 1894, Dreyfus, innocent de l'énorme bêtise dont on l'accusait, était condamné pour trahison et les grandes consciences de l'époque mettaient le pays au bord de la révolution parce qu'une pièce du dossier n'avait pas été communiquée à la défense. C'était agir

honnêtement. En 1944, juste cinquante ans plus tard, cent mille personnes étaient exécutées sans jugement et les ténors de la conscience, y compris naturellement ceux qui font métier d'en avoir, n'avaient pas même un murmure. Pour un homme injustement condamné à dix ans de prison, on tire un feu d'artifice avec sa conscience. Pour cent mille citoyens sauvagement massacrés, on fourre sa conscience dans sa poche et les grands corps de l'État se taisent et l'Église se tait. Allons, la cause de la conscience est entendue. En principe, les tribunaux d'exception sont institués pour rendre la justice plus prompte, en fait pour expédier les besognes devant lesquelles reculeraient des juges soucieux de dignité.

Les victimes de choix, celles dont le gouvernement et sa clientèle savouraient la mort comme une récompense, étaient les écrivains et les journalistes. Avec eux, on pouvait être tranquille. Aucun magnat de la finance ne viendrait un jour demander compte de leur mort. Un écrivain sans éditeur et un journaliste sans journal ne sont rien. Leurs procès étaient des parties de plaisir où les excités du régime venaient se divertir de leur agonie. C'était amusant de les voir se débattre et discuter consciencieusement alors qu'on savait si bien que le verdict était dans la poche. Surtout, leur mort était avantageuse en cela qu'elle avertissait les autres écrivains, les autres journalistes, d'avoir à se montrer prudents et dociles. On avait trouvé là l'un des bons moyens de préparer une ère de servilité dont nous ne sommes pas près encore d'apercevoir la fin.

Lorsque fut à Montrouge fusillé Robert Brasillach, Joinovici était un homme tout-puissant, une sorte de surintendant Fouquet de la Quatrième, qui faisait et défaisait les fortunes politiques. Je ne puis m'empêcher de penser qu'à la veille de l'exécution, plaidant généreusement la cause du jeune écrivain auprès du général muré dans une indifférence à tout ce qui ne flattait pas son orgueil, il aurait suffi à Joinovici de lever le petit doigt pour qu'on s'empressât de la lui accorder. Il n'y avait certes aucune chance de le voir lever son petit doigt boudiné. Quoique analphabète et ignorant tout de Robert Brasillach, il savait trop bien qu'on envoyait un écrivain innocent mourir à sa place. Il se réjouissait qu'il y eût en France des gens simples pour choisir l'état d'écrivain.

Il nous arrive souvent de lire sous la plume des journalistes qui rendent compte d'un procès: «La justice a-t-elle été équitable?» ou plus simplement cette autre phrase qu'on n'ose dire plus affirmative: «Il semble que la justice ait été équitable». Ainsi, le fait que l'expression justice équitable, loin de nous apparaître comme un pléonasme, soit à nos yeux des plus naturelles, en dit-il long sur l'idée que chacun de nous se fait de cette justice et sur ce que nous sentons en elle de très approximatif. Voilà une façon de parler universellement reçue et entendue qui trahit bien la méfiance avec laquelle nous accueillons l'image, fût-elle la plus flatteuse, que la justice des hommes nous propose d'elle-même. Au fond de notre coeur, nous nous refusons instinctivement à admettre que l'un de nous puisse être jugé par ses semblables revêtus de toges et de peaux de lapin. Nous ne croyons ni à leur

infaillibilité ni au pouvoir dont ils sont investis par la société de faire jaillir une vérité même incertaine et tremblotante, et nous avons besoin de faire appel à notre raison pour reconnaître la nécessité des tribunaux dont les sentences, rendues avec majesté, ne sont à tout prendre que des opérations de police du deuxième degré. Du reste, l'expérience confirme souvent, trop souvent, le bien-fondé des avertissements que nous prodigue notre instinct. On comprend d'ailleurs mal pourquoi, en France, le mépris public demeure attaché à la profession de bourreau alors que la carrière d'un magistrat ayant obtenu la mort de ses semblables se poursuit dans les honneurs. S'il est vrai que le second serve la société, le premier en peut dire autant. Pour ma part, je trouve indécent, révoltant, qu'un monsieur puisse, le cul sur un fauteuil et sans courir le moindre risque, réclamer avec des effets de manche la mort d'un homme, coupable ou non.

Voilà pourquoi j'ai écrit *La tête des autres*.

Il est facile de dire et d'écrire que *La tête des autres* est une pièce politique dictée par une haine partisane. Quant à en fournir la démonstration, c'est une autre affaire. Quoi qu'en pense monsieur François Mauriac, je ne sais pas ce qu'est la haine, sinon pour avoir éprouvé, en tant qu'écrivain, celle de certains confrères.

Au reste, si j'avais voulu exprimer des vérités désobligeantes sur l'actualité politique et judiciaire de ces dernières années, je n'aurais pas eu recours aux artifices de la scène. J'aurais écrit, noir sur blanc, ce que j'avais sur le coeur, comme il m'est arrivé de le faire, et sans autre parti pris que celui d'être vrai. La documentation ne m'aurait pas manqué. Elle est exceptionnellement riche et, j'en suis fâché pour monsieur François Mauriac qui semble l'ignorer, exceptionnellement fangeuse.

Les critiques qui ont crié au scandale et dénoncé le crime de lèse-magistrat devraient bien se rassurer un peu et reprendre leur sang-froid. Ils découvriraient avec étonnement que le personnage principal de la pièce n'est ni un procureur, ni une femme de procureur, mais un condamné à mort. Ils pourraient même s'émouvoir en réfléchissant aux hasards de la justice qui font d'un accusé, parfois innocent, un condamné à mort et aux hasards de l'existence, à peine plus incertains. Il est justement question de ces choses dans la pièce.

Et s'il leur restait de l'indignation à dépenser, ils s'indigneraient à l'idée qu'il existe peut-être en Poldavie des magistrats aussi peu scrupuleux que ceux de *La tête des autres*. Dieu sait que j'ai fait de mon mieux pour éviter toute ressemblance avec des personnages réels, mais je ne peux pas faire que je ne sois pas de mon époque.

Georges Robert,
Marcel Aymé est revenu – Entretiens imaginaires,
Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1990.

Belmont et merveilles

Editeur, en France, de Henry Miller ou de Graham Greene, Georges Belmont fut avant la guerre le condisciple de Roger Vailland, Robert Brasillach ou Samuel Beckett.

Georges Belmont ? La célèbre collection étrangère des « Classiques Pavillons », chez Laffont, c'était lui. Sous la couverture vert absinthe paraissaient les romans de Henry James, Salinger, Graham Greene, Anthony Burgess, Buzzati, Brancati, Boulgakov. « Les Ambassadeurs », « Voyages avec ma tante », « L'Orange mécanique », il les avait traduits lui-même. Mais qui savait que derrière cette modestie de passeur se cachait un des hommes les plus actifs dans les coulisses littéraires de son temps ?

Naissance en 1909, enfance républicaine et laïque, khâgne au lycée Louis-le-Grand, Ecole normale supérieure de la rue d'Ulm: parcours typique de l'intellectuel d'avant-guerre. Si ce n'est que, parmi ses jeunes condisciples, Belmont eut la chance et le flair de côtoyer quelques garçons d'exception. Le premier volume de ses Mémoires, qui s'arrête en 1939, nous raconte ces rencontres, dans un récit touffu et souvent confus, mais plein d'informations inédites sur des personnages qui ont marqué le siècle.

A Louis-le-Grand, il est assis à côté de Roger Vailland. « Pique-moi », lui disait le futur auteur de « Drôle de jeu ». Avec une épingle, avec un canif, avec n'importe quoi. Il avait fumé trop d'opium et avait peur, s'il s'était endormi, de ne « plus jamais » se réveiller. Quelques bancs plus loin siégeait « le seul couple avéré de la classe ». Voilà qui va faire du bruit. Ses thuriféraires ont toujours nié l'homosexualité de Brasillach, et ses détracteurs refusé de comprendre le rôle de ses goûts sexuels dans ses hymnes béats aux blonds aryens nazis. Le témoignage de Belmont est formel : dès le lycée, Brasillach couchait avec Bardèche, son futur beau-frère. Et même, leur couple reposait « dans l'harmonie et la paix », alors que leurs camarades hétérosexuels se brûlaient à des flambées de passion sans lendemain.

Maintes célébrités défilent dans ce livre : Tristan Tzara et Robert Desnos, Chagall et sa femme, « pareils à deux passereaux ébouriffés, tombés du nid et n'en revenant pas d'avoir volé », le temps d'un rêve peint, en plein ciel d'artifice, parmi des chérubins et des sorcières à balai ». Gide

inflige au jeune Georges la même déconvenue mortifiante dont il aimait punir ses zélés. Paulhan l'accueille dans son bureau de la « NRF ». Voici encore Joyce, et Henry Miller, et le philosophe Jean Beaufret. Chez Queneau, Belmont rencontre Antonin Artaud. Artaud, de retour du Mexique, vantait le pouvoir des champignons hallucinogènes. Belmont, de retour d'Irlande, agacé par l'idéalisation lyrique des drogues qui était alors à la mode, lui opposa les sortilèges naturels des crépuscules celtiques...

Parmi toutes ces figures, une occupe presque la moitié du livre et en fait le principal intérêt. Le jeune normalien a 20 ans. Le lecteur d'anglais de la rue d'Ulm, 23 ans. Son nom? Samuel Beckett, que Belmont, un peu plus tard, nommé lecteur de français à Dublin, retrouvera en Irlande. Entre les deux jeunes gens se développe une vive et durable amitié. Ils lisent ensemble Shakespeare, Beckett tantôt ralentissant le débit jusqu'au mutisme, tantôt le précipitant au-delà de toute mesure, comme « un chat que l'on caresserait à rebrousse-poil en le retenant par la queue et qui file d'autant plus vite quand on le lâche ». Ils boivent des bouteilles entières de whisky, font la cuisine, écoutent de la musique, et l'on est heureux d'apprendre que Beckett détestait Wagner. Ce qu'il doit à Jules Renard est mis pour la première fois en valeur.

Le plus étonnant est l'affaire des souliers. Beckett souffrait le martyr dans des chaussures trop étroites. « Achètes-en de la peinture au-dessus. » Silence de l'Irlandais. Belmont n'eut le mot de l'énigme que des années après, lorsqu'il eut fait la connaissance de Joyce et remarqué la petitesse de ses pieds. Beckett s'infligeait ce supplice par dévotion idolâtrique à celui qui était son maître et son dieu ! On sait le rôle obsédant des souliers dans « En attendant Godot » et comment Vladimir passe son temps à mettre et à ôter ses godasses (tiens ! une clef possible pour « Godot ») et à se lamenter d'avoir si mal chaque fois qu'il s'acharne à les extirper. Autre témoignage de « l'opiniâtreté des cheminements de l'esprit dans ses obscurités » : les deux amis ayant décidé de monter une parodie du « Cid » baptisée « le Kid », Beckett, qui jouait don Diègue, commença son monologue d'une voix édentée et s'endormant au fur et à mesure, avant de se mettre à le débiter tout à coup avec une volubilité folle, comme une bobine de film accélérée, tout en se lançant dans une danse de Saint-Guy éperdue : on aura reconnu le morceau de bravoure de « Godot » quand Lucky se trémousse soudain

et lâche à toute vitesse sa tirade. Ces anecdotes vont bien au-delà du petit fait pittoresque. Ils nous éclairent sur les mystères de la création. On attend avec impatience le second volume, quand l'auteur aura entamé une carrière dans la presse et dans l'édition.

(Dominique Fernandez, *Le Nouvel Observateur*, 27 décembre 2001 - n°1938)

Souvenirs d'outre-monde, histoire d'une naissance, par Georges Belmont, Calmann-Lévy, 440 p.

Né dans l'Ain en 1909, Georges Belmont est reçu à l'Ecole normale supérieure en 1928. Il poursuit ses études au Trinity College de Dublin. Il fait alors scandale en démissionnant de l'école et en épousant une jeune veuve irlandaise. Après la guerre, il mène une carrière d'éditeur et de journaliste (à « Paris-Match », « Marie-Claire » et « Jours de France », qu'il fonde en 1951).

<http://www.nouvelobs.com/articles/p1938/a8433.html>

Robert Brasillach

Écrivain et journaliste français (Perpignan, 1909 — Montrouge, 1945).

Normalien, Robert Brasillach est l'auteur d'essais (Virgile, 1931; Corneille, 1938) et d'une Histoire du cinéma (1935, en collaboration avec son beau-frère Maurice Bardèche [1907-1998], lequel sera, après la guerre, l'un des premiers propagateurs des thèses révisionnistes). Il composa des romans dans lesquels il évoque avec une tendresse mélancolique la jeunesse et le Paris populaire de l'avant-guerre (*L'Enfant de la nuit*, 1934 ; *Comme le temps passe...*, 1937 ; *les Sept Couleurs*, 1939). Il fut l'auteur, avec Henri Massis — un maurassien qui fut par la suite l'un des proches de Pétain —, des Cadets de l'Alcazar (1936), ouvrage à la gloire des nationalistes espagnols ; il écrivit encore, avec Bardèche, une Histoire de la guerre d'Espagne (1939)

Journaliste antisémite et collaborateur

Brasillach fut l'un des principaux journalistes de l'extrême droite française, dont il propagea les idéaux antidémocratiques, antisémites et pronazis. À partir de 1928, il collabora à la Revue française, puis à la Revue universelle, d'Henri Massis et de Jacques Maritain, de tendance royaliste ; il fut encore responsable de la rubrique « Causerie littéraire » du journal l'Action française (1931-1939).

The University of Sheffield

School of Modern Languages & Linguistics. The Department of French.

Course Description :

Title: La politique et la fiction dans les années trente I (...)

Brief Description (including aims of course) : Durant les années 1930 ('années maudites' selon le sociologue Raymond Aron) la France traversa une triple crise : économique, institutionnelle et morale. Pour surmonter cette crise des choix politiques extrêmes se présentèrent: le marxisme et le fascisme. Si nombre d'écrivains s'engagèrent, comment leurs choix politiques se traduisirent-ils dans leur oeuvres littéraires? Nous l'examinerons en étudiant les fictions (ou les souvenirs) de quatre des plus talentueux romanciers de l'époque: Robert Brasillach, Paul Nizan, Pierre Drieu la Rochelle et Louis Aragon. Ce cours sera fait principalement en français.

Course Objectives:

By the end of the course the students should be able to:

1. Acquérir une connaissance plus approfondie de la vie politique et culturelle française des années 1930.
2. Etre à même d'analyser des textes de fiction en fonction des idéologies qui pré-déterminèrent leur création.
3. Savoir utiliser les instruments critiques qui permettent d'approfondir la compréhension d'un texte littéraire.
4. Se familiariser avec l'oeuvre des quatre écrivains inscrits au programme.

Contents (lecture by lecture):

1. Introduction : Robert Brasillach - sa vie, son oeuvre
2. Robert Brasillach - sa vie, son oeuvre 3-6. *Notre avant-guerre*, étude textuelle 7-8. Paul Nizan - sa vie, son oeuvre 9-12. *La Conspiration*, étude textuelle

http://www.shef.ac.uk/french/course_desc/fre255.html

**LMDP: périodique trimestriel
* Tribune libre * Échange *
Formation. Autour du N° 107
- Décembre 2001**

De 1937 à 1943, Brasillach fut rédacteur en chef de *Je suis partout*. Alors que ce journal prônait, dans les débuts de sa publication, en 1930, un antigermanisme certain, son équipe rédactionnelle glissa vers le fascisme, notamment à partir des émeutes du 6 février 1934 et avec l'avènement du Front populaire en 1936, ce qui entraîna sa rupture avec les éditions Fayard qui en avaient financé jusqu'alors la parution. Pour Brasillach, seul le fascisme pouvait représenter une barrière face au bolchevisme. L'accession d'Hitler au pouvoir n'entraîna pas son adhésion immédiate au national-socialisme, mais Brasillach devint ouvertement favorable aux nazis à la fin des années 1930 ; il prônait alors un pacifisme intégral, et vantait la jeunesse de l'Allemagne hitlérienne, son dynamisme, qu'il opposait à la pesanteur de la République française.

Il fut fait prisonnier en 1940, mais fut rapidement libéré en 1941. Rentré en France, Brasillach, toujours opposé au « parti de la guerre » — la Résistance —, fit reparaître *Je suis partout* (7 février 1941), et, avec Lucien Rebatet, un journaliste maurassien, prôna alors la collaboration ouverte avec les nazis — il fut reçu par Goebbels —, ce qui entraîna sa mise à l'écart de l'Action française. En outre, Brasillach écrivit des articles d'un antisémitisme virulent, allant jusqu'à écrire qu'il fallait « se séparer des juifs en bloc et ne pas garder de petits [c'est-à-dire d'enfants] ». Il se montra également anticommuniste, et demanda en 1941 l'exécution immédiate des députés communistes, ainsi que celle de Paul Reynaud et de Georges Mandel.

Condamné à mort à la Libération

Ses articles pro-nazis, durant la guerre, lui valurent d'être condamné à mort à la Libération (19 janvier 1945) ; il fut exécuté le 6 février 1945, malgré l'intervention de nombreux écrivains, notamment de François Mauriac. Le général De Gaulle déclara après son exécution : « La justice n'exigeait peut-être pas la mort de Brasillach, mais le salut de l'État l'exigeait. » Brasillach a évoqué ses derniers jours dans *Poèmes de Fresnes* (publiés en 1949).

Données encyclopédiques, copyright © 2001
Hachette Multimédia / Hachette Livre.
http://fr.encyclopedia.yahoo.com/articles/b/b0004920_p0.html

1. La poésie engagée - Article de Cécile Kerger-Jancart ceciljancart@hotmail.com

La démarche interdisciplinaire va de soi, apparemment... Toutefois, que le professeur de français (de "langage") ne néglige pas son propre champ d'exploration: l'éventail des marques linguistiques du texte engagé. Parmi bien d'autres, des images dynamiques du "rejet et du projet", une expression en forme de maxime(s), l'interpellation vive du destinataire, les métaphores du combat, le jeu sur le signifiant.

Lectures utiles pour aborder le thème "politique et littérature" en histoire littéraire ! :

*sur les écrivains de la collaboration: Robert BRASILLACH - Alice Kaplan, *Intelligence avec l'ennemi. Le procès Brasillach*. (...) Y a-t-il encore quelque chose à apprendre sur le procès de Robert Brasillach, seul écrivain français d'envergure à avoir été condamné à mort pour collaboration et exécuté à 35 ans en 1945 ? Oui, affirme Alice Kaplan, professeur de littérature en Caroline du Nord, et auteur de plusieurs essais sur la France contemporaine. (d'après *Libération*, 01.11.2001) Un livre fort apprécié par la critique!

* sur les poètes de la résistance, les pages 887 à 891 in Denis Hollier (dir.), *De la littérature française*, Bordas, 1993. ("Pour échapper à la censure, les romanciers allaient devenir poètes. (...) Les poètes commencèrent à s'organiser immédiatement après l'armistice de Vichy, bien avant que n'existe une Résistance à proprement parler.")

<http://www.ping.be/lmdp/lecture.html>

The Collaborator: The Trial and Execution of Robert Brasillach

On February 6, 1945, a thirty-five-year-old French writer and newspaper editor named Robert Brasillach was executed for treason by a French firing squad. He was the only writer of any distinction to be put to death by the French Liberation government during the violent days of score-settling known as the Purge.

In this gripping book, Alice Kaplan, author of the acclaimed memoir *French Lessons*, tells the story of Brasillach's rise and fall: his emergence as the golden boy of literary fascism during the 1930s, his wartime collaboration with the Nazis, his dramatic

trial, and his afterlife as a martyr for French rightists and Holocaust revisionists.

A prolific novelist and critic, Brasillach was a witty, flamboyant product of France's prestigious Ecole Normale Supérieure. He was also an anti-Semite, an acerbic opponent of French democracy, and the editor in chief of France's infamous fascist weekly *Je Suis Partout*. His trial and execution, carefully reconstructed in *The Collaborator*, remains one of the most controversial episodes in the history of twentieth-century France.

In the charged days of January 1945--with Paris liberated but France still at war--a monumental courtroom drama pitted a fierce government prosecutor against a florid defense lawyer for what each considered justice on both a personal and a national scale. Paris in 1945 is also the venue for Kaplan's ethical examination of the questions raised by Brasillach's trial. Was he in fact guilty of treason? Was he condemned for his denunciations of the resistance or singled out as a suspected homosexual? Was it right that he was executed when others who were directly responsible for the murder of thousands were set free? The verdict on these momentous issues was left to four jurors from the working-class suburbs of Paris, whose stories Kaplan presents here for the first time.

In recreating the trial, she also uncovers more material never before published: damaging writings by Brasillach omitted from his *Complete Works*, and the file that Charles de Gaulle used to reach his decision not to pardon the writer. In its historical revelations, its beautifully wrought prose, and its rich ambiguities, *The Collaborator* is a superb example of what the present can offer to the understanding of the past. A detective story, a cautionary tale, and a meditation on the disturbing workings of justice and memory, *The Collaborator* will stand as the definitive account of Robert Brasillach's crime and punishment.

The Collaborator: The Trial and Execution of Robert Brasillach. Alice Kaplan, Chicago University Press (2000).
<http://www.frenchculture.org/books/release/history/kaplan.html>

Duke Professor brings perspective to Fascist writer's trial, execution in 'The Collaborator'

DURHAM, N.C. -- It took seven years of archival research, literary sleuthing and eye-witness interviews for Duke University literary critic and scholar Alice Kaplan to capture the essence of a single-day trial that resulted in the execution of a fascist writer. In her new book, *The Collaborator*, Kaplan's time pays off by providing insights into the purge of Nazi supporters following the liberation of France.

More than a half century since the occupation of France ended and the Vichy government collapsed, the trial and execution of Robert Brasillach remains controversial. On one hand, it has been argued, Brasillach, a noted young intellectual and literary critic, was killed for his political beliefs and that his trial was a freedom of speech issue; on the other, some contend, his fascist writings led to many deaths among his countrymen and his execution for treason was justifiable in wartime.

For Kaplan, a professor in both Duke's Romance Studies department and Program in Literature, Brasillach's case is rich both in drama and political meaning.

"It was a theatrical moment in post-war France, a symbolic trial," she said. "Brasillach denounced writers, resistance fighters, former government officials. He called for murder, recommending that Jewish children be deported along with their parents. Later, he said he was a humanitarian and he had wanted parents and children to be kept together."

In 1945, there was no charge yet of crimes against humanity, so Brasillach went on trial for treason, Kaplan explained. "The legal underpinnings of this trial were fascinating," she said.

In the few months between the liberation of Paris and Brasillach's trial on Jan. 19, 1945, a number of French citizens who had assisted the Nazis were brought to court. Among the first people tried were propagandists and journalists, Kaplan said.

"A few journalists were sentenced to death, but Brasillach was the only really respectable writer who was executed," she said. "Charles de Gaulle never mentioned the writer by name, but he referred to Brasillach in his memoirs by saying, 'In one case I refused to pardon, because talent confers responsibility.'"

In *The Collaborator* (published by University of Chicago Press), Kaplan sets the stage for the trial and execution by examining not only Brasillach's life and development as a writer, but also the background of the key players in the trial -- the prosecutor and

judge, the defense attorney and the jurors. She credited the trial transcript itself for inspiring her book.

"I read the transcript and I thought, 'I want to understand everything there is to understand about such an event. I want to make it come alive for people reading about it here in English.'"

Parts of the book, she said, are more analytic, but she dramatized the chapter on the trial, bringing a sense of tension and theatrical speech from the transcript onto the pages of her book.

Writing the book required Kaplan to search for documents, sift through dusty boxes of court records, track down and interview surviving participants in the trial and their relatives. Many of the documents related to Brasillach's trial had been sealed since the war. Kaplan was the first to gain access to many of them.

Her hunt led her to the prosecutor's daughter, who opened up all of the family papers to Kaplan, including her father's courtroom notes. "She had a lot of memories, both about the trial itself and about their life after the trial. Her father had never spoken publicly about the Brasillach case."

Kaplan also was given access to "the pardon file," containing letters petitioning de Gaulle to stop Brasillach's execution. The file had been locked in a safe since the 1960s.

A number of intellectuals signed a petition seeking mercy for Brasillach, but he was executed less than three weeks after his day in court.

For Kaplan, the Brasillach case presents a difficult set of issues to consider: Was he guilty? Should he have been executed? Were his executioners guilty, too? What is the relationship among these questions?

"It's an ideological who-did-it," Kaplan said, "that raises profound moral questions."

Article from Duke News Service
<http://www.duke.edu/web/international/newsarchive/collaborator.html>

His crime was a 'deeply French tradition'

The Collaborator - The Trial and Execution of Robert Brasillach by Alice Kaplan

In the winter of 1944-45, a few months before the Allied victory in Europe, a 35-year-old French writer, Robert Brasillach, was executed for "collaborationist treason

with the Nazis."

Who was Brasillach and what interest should we have in his case today?

An incisive analysis of the Brasillach cause celebre is presented by Alice Kaplan, a professor at Duke University, who has published several books on France and its intellectuals. She says that despite his real gifts and the breadth of his literary abilities Brasillach was a "strange combination of caustic cruelty and extreme sentimentality."

During the German occupation of France, Brasillach was editor of *Je Suis Partout* which took a hardcore pro-Nazi line. Brasillach was often "critical, even disdainful" when he didn't think the Vichy government "had gone far enough in purging France of its Jewish" and democratic elements.

For more than 50 years, the controversy over Brasillach's execution has gripped France. In fact, every few years the Left-wing *Le Monde* runs a commemorative page about him.

The issues are profound. Did Brasillach deserve to die for what he had done? To the question: "was Brasillach guilty," Kaplan responds clearly "yes." But should he have been shot? Kaplan's answer is "no."

This sounds like a contradiction, but history is replete with cases of events being perceived differently after even shorter periods of time. In 1945, it was Brasillach's fascist vision that France hoped to destroy along with the man. Today, Kaplan says, the myth of the martyred Brasillach "gives sustenance to the extreme right."

Politically, Brasillach was drawn from his earliest days to the Action Française, the cradle of French right-wing ideology, standing for anti-Semitic nationalism, royalism and Catholicism, and for hatred of foreigners - Germans and Jews. In the case of Brasillach, hatred was confined to Jews. With the Germans he had a love affair. From what little we know about Brasillach's life - his worshipful attitude towards powerful men, the central role of male friendship in his life, "his attraction to fascist ritual seems to have been his way of living out a certain kind of homoerotic longing."

BRASILLACH believed that France's redemption would come by allying itself with the right-wing nationalism of Germany and Italy. When Hitler defeated France in 1940, Brasillach was taken prisoner of war. Once the Germans learned his ideological leanings, he was released and returned to Paris.

During the darkest years of occupation, Brasillach called for vengeance against the

resistance groups and demanded the destruction of his political enemies. But when, in August 1944, the liberating armies approached Paris, he moved to a hiding place. "Jews have lived in cupboards for nearly four years. Why not imitate them?" he quipped.

On August 21, the anti-Nazi French forces paid a call to Brasillach's mother and detained her, forcing him to surrender to the police.

Ironically, both the presiding judge and the prosecutor at his trial had worked for the pro-Nazi Vichy judiciary; as did his lawyer, but the jury was composed of predominantly working-class people.

During the trial, the defense argued that Brasillach was not a traitor, that he had rather been a French patriot. As for the charge of "collaborating" with the Nazis, Brasillach retorted that he had done what many of his writer colleagues had done. His anti-Semitism, he said, "was part of a deeply French tradition."

The prosecutor quoted Brasillach: "We must treat the Jewish problem without sentimentality" and "We must separate from the Jews en bloc and not keep any little ones." Worst of all, Brasillach "was a denouncer."

The strangest kind of coalition came to Brasillach's defense, consisting of the great poet Paul Valéry and the writers Paul Claudel and François Mauriac. But it did not help. The entire process lasted only six hours and the verdict was a death sentence.

Brasillach and his attorney did not give up, appealing for clemency. General De Gaulle refused and Brasillach was executed on February 5, 1945.

Shimshon Arad, *The Jerusalem Post*.
<http://www.jpost.com/Editions/2001/12/03/Books/Books.39235.html>

The Collaborator : The Trial and Execution of Robert Brasillach. Alice Yaeger Kaplan

From Our Editors

Robert Brasillach was the only writer of note to be executed for treason by the French Liberation government during the violent days of the Purge, when many wartime scores were settled. Alice Kaplan tells the gripping story of Brasillach's rise and fall: his days as the darling of literary fascism, his wartime collaboration with the Nazis, his dramatic trial in 1945, and his eventual martyrdom as a

symbol for French rightists and Holocaust revisionists. Kaplan attempts to answer questions such as: Why was Brasillach put to death when so many other collaborators were set free?

Synopsis

Kaplan (Romance studies and literature, Duke U.) tells the story of the only French writer to be executed for treason during World War II. She begins with his rise to become the golden boy of literary fascism during the 1930s and extends through his trial and death by firing squad, and his heritage as a martyr for the French right. Annotation c. Book News, Inc., Portland, OR

From the Publisher

On February 6, 1945, a thirty-five-year-old French writer and newspaper editor named Robert Brasillach was executed for treason by a French firing squad. He was the only writer of any distinction to be put to death by the French Liberation government during the violent days of score-settling known as the Purge. In this gripping book, Alice Kaplan, author of the acclaimed memoir *French Lessons*, tells the story of Brasillach's rise and fall: his emergence as the golden boy of literary fascism during the 1930s, his wartime collaboration with the Nazis, his dramatic trial, and his afterlife as a martyr for French rightists and Holocaust revisionists.

A prolific novelist and critic, Brasillach was a witty, flamboyant product of France's prestigious Ecole Normale Supérieure. He was also an anti-Semite, an acerbic opponent of French democracy, and the editor in chief of France's infamous fascist weekly *Je Suis Partout*. His trial and execution, carefully reconstructed in *The Collaborator*, remains one of the most controversial episodes in the history of twentieth-century France. In the charged days of January 1945--with Paris liberated but France still at war--a monumental courtroom drama pitted a fierce government prosecutor against a florid defense lawyer for what each considered justice on both a personal and a national scale.

Paris in 1945 is also the venue for Kaplan's ethical examination of the questions raised by Brasillach's trial. Was he in fact guilty of treason? Was he condemned for his denunciations of the resistance or singled out as a suspected homosexual? Was it right that he was executed when others who were directly responsible for the murder of thousands were set free? The verdict on these momentous issues was left to four jurors from the working-class suburbs of Paris, whose

"Une féerie sulfureuse" (1944)

La chose la plus valable qu'on ait dite sur Céline, nous la devons à Robert Brasillach : "C'est un prophète". Il en a la transe, la puissance incantatoire, les illuminations, le souffle, la naïveté, l'intransigeance, les coquetteries, les imprécations, les attendrissements. Par-dessus tout, il remplit la fonction essentielle du prophète qui n'est point tant de vaticiner quant au futur, ou de bombyciner dans l'éternel, que de prendre la mesure de son temps, de lui donner son expression totale, de le pourvoir, en quelque sorte, d'une conscience.

Texte anonyme paru dans le Bulletin "Toison d'Or" (avril-mai 1944).
Le Bulletin Célinien, n°241, avril 2003.

stories Kaplan presents here for the first time. In recreating the trial, she also uncovers more material never before published: damaging writings by Brasillach omitted from his Complete Works, and the file that Charles de Gaulle used to reach his decision not to pardon the writer.

In its historical revelations, its beautifully wrought prose, and its rich ambiguities, *The Collaborator* is a superb example of what the present can offer to the understanding of the past. A detective story, a cautionary tale, and a meditation on the disturbing workings of justice and memory, *The Collaborator* will stand as the definitive account of Robert Brasillach's crime and punishment.

From the Critics

From George Jochnowitz - Professor Emeritus of Linguistics at the College of Staten Island, City University of New York/ National Review June 2000

With *The Collaborator*, Alice Kaplan, the daughter of an American prosecutor at Nuremberg in 1945, is both continuing a family tradition and pursuing her personal interest in French language and culture, the subject of her previous book, *French Lessons*. Both impulses contribute to her expertise in telling the story of Brasillach's collaboration and trial.

Kaplan's book is well researched and carefully written, and she is scrupulously fair to Brasillach.

From Edmund White - Lingua Franca

This remarkable account of Robert Brasillach's notorious life, trial, and execution

throws into relief several of the dominant forces of French society, then and now. Kaplan's vivid prose and enterprising research explode myths that have been perpetuated for years, making *The Collaborator* as invaluable to historians as it will be compelling to the general reader.

From David A. Bell - New York Times

The subject [of Brasillach's trial and execution] is a somber one, but [Kaplan] brings to it the same fluidity and grace and even something of the same light, seductive touch with which she earlier described her lifelong love affair with the French and their language [in French lessons].

From David A. Bell - New York Times Book Review

The Collaborator is one of the best-written, most absorbing pieces of literary history in years.

From Bell - The New York Times Book Review

The subject is a somber one, but [Kaplan] brings to it fluidity and grace and even [a] light, seductive touch . . . deftly explores the many ironies in Brasillach's case . . . One of the best-written, most absorbing pieces of literary history in years.

<http://shop.barnesandnoble.com/booksearch/sbnquiry.asp?isbn=0226424146>

Cahiers des Amis de Robert Brasillach

C'est un très volumineux volume (près de 400 pages !) qui constitue le numéro 44/45 des cahiers de cette sympathique association. Une matière fort abondante, donc parmi laquelle nous épinglons, avec beaucoup d'émotion, un texte du regretté René Pellegrin, qui fut l'un des fondateurs de notre revue et son premier abonné. Anne Brassié nous parle des romans de Brasillach dans un article au titre évocateur : «Il faut aimer le bonheur avant tout». Séverine Souville traite de l'Espagne dans les romans de Robert Brasillach. Georges Laffly analyse les *Poèmes 44*. Jean Madiran démonte un faux utilisé par un écrivain de troisième zone pour salir notre écrivain. Et enfin, ce qui manquait depuis longtemps : une bibliographie des écrits de et sur Robert Brasillach, y compris les thèses universitaires, établie par Alain de Benoist. Les trois ouvrages édités par nos soins ne sont pas oubliés ! Nous ne pouvons que conseiller ce numéro, qui contient en outre de larges extraits des œuvres de l'auteur de *Comme le temps passe*.

Altair n° 110, Noël 2001

Notre Brasillach

Pendant la drôle de guerre, Robert Brasillach imagine un drôle de livre : *Notre avant-guerre* (Edition de Poche de 1973, quai de Montebello, 15 Francs). Il n'a rien à faire, rien à lire, alors il écrit. *Notre avant-guerre* est, pour moitié, un joli recueil de souvenirs estudiantins et, pour l'autre moitié, un pénible plaidoyer profacho. Ces pages - les deux cents dernières-, souvent fastidieuses, ont néanmoins le mérite de nous apprendre que le fascisme aura été, pour toute une génération d'intellectuels anticommunistes, le moyen de refuser et de combattre le monde de l'argent, ainsi que, spécialement pour Brasillach, de ne pas quitter la jeunesse, de ne pas travailler, *de ne pas se marier* ! Le fasciste est un enfant, c'est pour ça qu'il est cruel, qu'il faut punir mais qu'on doit lui pardonner après. Le Paris 1920 de Brasillach n'est pas celui de Kessel. Pas *Nuits de princes*, plutôt *Nuits de pince-sans-rire*. On se prive d'un mauvais dîner pour une place de ciné ou de théâtre. On fait des blagues. Thierry Maulnier envoie un normalien albanais écouter le *Siegfried* de Wagner avec comme livret le *Siegfried* de Giraudoux. Bien sûr, ça ne fiche rien en classe. Le plus attendrissant chez le fasciste, en dehors de ses perversions sexuelles, c'est son côté mauvais élève. Brasillach sera 27^e sur 28 à Normale sup et recalé à l'agreg. Rater l'agreg, c'est un début prometteur pour un écrivain. Autre exemple célèbre : Michel Tournier. *Notre avant-guerre* fourmille de détails touchants sur les années 20 : on loue plusieurs chaises au jardin du Luxembourg pour étaler dessus ses livres et cahiers quand on étudie au soleil; à la piscine de la Butte-aux-Cailles, un jour de la semaine est réservé aux couples; on sert, au petit déjeuner de Normale sup, le café au lait dans des assiettes; Roger Vailland est, dès l'âge de seize ans, le premier intellectuel new age français; le parc Montsouris, en été, fermé à onze heures du soir; on va dans les cinés clubs communistes pour voir les films soviétiques interdits. *Notre avant-guerre* est une ode à l'hôpital modeste et à la bonne cuisine familiale. On sent que Brasillach a beaucoup de mal à ne pas être ému par les tandems et les roulottes des congés payés de 36. Lui-même, avec sa sœur Suzanne - qui habite aujourd'hui encore tout près de la rue d'Ulm, où son frère et Maurice Bardèche ont été si heureux - et ledit Bardèche, sillonnent l'Europe-routard rondouillard hippy de droite, beatnik à lunettes. A Venise, en 1937, il croise des écoliers de... Sarajevo ! En Hollande, il écrit Vermeer *Ver Meer*. Page 90 : «Je regarde notre reflet ancien, parfois, dans la glace d'un épiciers confiseur, rue Gay-Lussac, avant d'arriver au boulevard Saint-Michel. Nous nous y arrêtons toujours quand nous sortions le soir : ce reflet a dû y rester.» Camus signant avec d'autres la demande de grâce de Brasillach, disait de celui-ci : «Comme écrivain, je le tiens pour rien.» Il n'y a qu'une seule explication à cette phrase : Camus n'avait pas lu Brasillach.

Solderie de Patrick BESSON, La vie littéraire, Le FIGARO, 29 mars 2001.